

JUL

PAWEŁ GOŹLIŃSKI

JUL

Traduit du polonais par Isabelle Jannès-Kalinowski

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Jul*

© Paweł Goźliński, 2010. All rights reserved.
Published by arrangement with Wydawnictwo Czarne, Poland

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-320-6

Tu dors. Sur ce pâle visage, aucune trace des cauchemars qui hantent ton sommeil. Les lèvres à peine entrouvertes dans un quart de sourire, aux aguets. Mais le silence est parfait, aucun bruit, rien.

Quel âge as-tu? Quatorze? Seize ans? Sans doute, tu ne sais pas toi-même.

La pièce n'est pas grande. D'épais rideaux noirs voilent les fenêtres. La lumière de la lune peine à percer à l'intérieur. Ton lit se trouve au milieu.

D'où viens-tu? D'Annecy? Ou de quelque part en Bretagne, peut-être? Qui est ton père? Pourquoi ta mère ne veille-t-elle pas sur ton sommeil?

Qui étais-tu? Élève en pension ou fille des rues? Qui voulais-tu être? Actrice, modiste dans une galerie de la rue Vivienne, matrone célébrant ses migraines?

Que fais-tu dans cette petite maison du quai du Marché-Neuf?

Tu me raconteras?

Tu te tais. Tu ne veux absolument pas te réveiller. Le sommeil vaut mieux que le froid alentour. Transperçant et vil. Tu ne veux pas sentir sous ta tête ce marbre qui te sert d'oreiller. Ni ces voisins bien alignés dans leur sommeil, chacun dans le renforcement de son étagère, le long du mur. La bouche

tordue, les yeux remplis d'effroi – ou bien sans yeux, sans nez, sans lèvres. Des auréoles de sang, des traînées laissées par le torchon qui a servi à enlever des caillots et à révéler ne serait-ce que quelques vestiges de visage, ou quoi que ce soit qui aiderait à savoir qui ils sont. Qui ils étaient.

Vivants, ils ne servaient à personne. Morts, ils ne servent à personne. Ils dorment, ces corps ramassés dans les rues et les recoins de la ville qui commande à l'Europe et qu'on appelle la capitale du monde. Héros d'hier de la *Gazette des Tribunaux*, à la rubrique *Vols, Assassinats, Suicides*. Suicidés anonymes – rejetés par la rivière, dépendus ou ramassés jusqu'à la dernière miette après un coup de feu dans la tempe. Victimes de la mort-aux-rats ou d'une lame. Vieillards qui n'ont pas eu l'honneur d'un enterrement. Enfants que personne n'est venu réclamer.

Que fais-tu ici, jeune fille ?

La réponse ne sortira pas de ta bouche. Difficile aussi pour moi d'évoquer ce ventre, gonflé encore il y a peu, et que tu caches de honte sous le drap. Affreuse entaille nette et béante. Écartée par des mains impatientes pour en extraire quelque chose qu'on a coutume d'appeler fruit. Mais ce n'était qu'une miette de vie avec un cœur qui palpite et des yeux en bourgeon.

Tu as eu le temps d'apercevoir, avant que ne retombe le cri, ce morceau de toi que tu devais offrir au monde à l'automne. Le remplacement eut lieu en silence. En dépit de la nature, en dépit de Dieu, qui n'est pas là, car Il mourrait une seconde fois de voir comme on fourre dans tes entrailles ce noir cadavre de chiot.

PHARAON

30 jun 1845, vingt-deux heures quinze

Ses pensées se perdent vers le Golgotha, mais ses jambes le portent tout droit vers le Jardin Mabille. C'est certainement la musique qui l'attire vers la plus importante bourse de Paris, sise au 51 de l'avenue des Champs-Élysées.

Plus importante encore que le Palais Brongniart.

Ici, il n'y a que la hausse qui prime. Baignés des sonorités douceâtres de l'orchestre sous les arcs des lampes à gaz, des acheteurs de diverses corporations viennent faire l'acquisition d'actions érotiques.

Ou viennent signer des contrats, souvent à court terme.

Ils concluent des marchés par l'entremise de courtiers très discrets quoique insolemment élégants. Toutefois, les espoirs de profit doivent attendre au moins onze heures du soir, quand les portes du jardin ferment et que possédants et possédées s'éparpillent dans le labyrinthe des rues adjacentes. Les maisons alentour n'attendent plus que le désir avide. Mais ici, dans le plus gai recoin du gai Paris, comme disent les guides, un policier bourru en faction veille à ce que les règles du commerce honnête, fallacieusement appelé moralité, ne soient pas trop ouvertement enfreintes.

Les plus chères sont les fausses aristocrates qui, grâce au charme de noms à consonance exotique et à une conversation sans pudibonderie, réussissent à appâter les étrangers. Pour eux, danser avec une princesse qui, sans une once de honte leur passe le bras autour du cou, est, sans conteste, une vraie bénédiction. Pourvu qu'ils en restent persuadés lorsqu'ils emporteront de ces souvenirs secrets que l'on soigne à l'iode.

Les grisettes sont meilleur marché. Elles jouent avec détermination les éternelles naïves adorablement immorales. Cependant, dans la lumière des lampes à gaz, il leur est difficile de dissimuler la grande surestimation du cours de l'action de leur beauté. Elles voudraient simplement être belles, jeunes et éthérées. Mais leurs traits grossièrement taillés, leurs seins lourds et leurs grands pieds font réviser les rêves à la baisse. Et le premier baiser trahit la triste vérité d'une haleine puante l'ail et l'oignon.

– Tu dances? lui demande l'une d'elles, ni plus belle ni plus laide qu'une autre.

Il ne répond pas, alors elle rit à gorge déployée et, provocante, le regarde dans les yeux. Sitôt qu'elle les voit s'assombrir, elle se tait. Mais un instant seulement.

Elle les connaît bien, ces petits maris, vieux et tristes. Ils essayent toujours de l'entraîner dans leur sentiment de culpabilité et leur mélancolie, qui disparaissent dès qu'elle parvient à leur descendre le pantalon. Mais celui-là n'a pas l'air d'un homme marié. Ce n'est pas une femme aimante qui lui a noué sa cravate. Le nœud tordu s'accorde de façon idéale à ces mains maladroitement.

La jeune fille sort de sa bouche une cerise couverte de salive. Et la lui fourre entre ses lèvres surprises. Elle attrape ses doigts, les attire vers ses seins qui débordent.

– Viens, laisse-toi aller.

– Lâche-moi!

– Pourquoi t'es nerveux comme ça? Je vais pas te forcer. – Elle maîtrise à la perfection sa mine renfrognée de petite fille. – Si je ne plais pas à Monsieur, alors adieu. Elle déploie sous son nez un éventail à fleurs, se retourne et court vers l'estrade de l'orchestre en riant.

La musique accélère et le quadrille dansé au pas se change en un cancan effréné. Les robes se soulèvent toujours plus

haut. Les souliers d'hommes se mêlent en l'air aux bottines de femmes. Sur la piste, les couples rivalisent de figures sauvages. Cette danse affecte seulement de ne pas être une copulation collective. Ce grouillement de corps à la recherche de l'extase lui donne la nausée.

– Ce sont des bêtes, siffle-t-il entre ses dents. Et pourtant quelque chose en lui, qu'il veut ignorer et qui le dégoûte, l'empêche de partir. Il rejoint sa partenaire manquée tout à l'heure. Il se tient juste devant elle. Surprise, elle reste figée dans son pas de danse, la robe relevée jusqu'aux genoux.

– Tu viens avec moi.

Ce n'est ni une question ni un ordre. Elle regarde derrière elle et jette un œil rassurant à son protecteur qui les observe. Elle le gratifie d'un sourire édenté.

– Tu me payes à dîner et puis on ira où tu voudras.

1^{er} jul 1845, cinq heures

L'aube le surprend en train de vomir au coin de l'établissement putassier. Titubant, il redescend les Champs-Élysées, encore vides à cette heure. Même les éboueurs et les balayeurs n'ont pas encore entamé leur mission. L'air est étouffant, pas comme au petit matin, mais plutôt comme en plein milieu d'une journée de canicule. Tout Paris s'agite certainement dans son lit, étouffé par des cauchemars grandissants, tant dans les ventres pleins que dans les ventres creux. Un orage matinal se prépare, phénomène rare, presque contre nature.

À travers l'épaisse couche de nuages bas, les rayons du soleil percent à grand mal. Ils révèlent la boue encore humide laissée dans les caniveaux par le ruissellement. Ils effleurent les inscriptions criardes sur les murs et les cheminées : « Guérison des maladies secrètes », « Traitement brevet du Roi ». Celle-ci, personne ne l'a recouverte de peinture, car il est évident pour tout le monde qu'il ne peut s'agir de Louis-Philippe, charitable et paresseux souverain. La vertu bourgeoise sur le trône atteinte de syphilis : même les radicaux qui tentent sans cesse de mettre à mal sa gloire n'y auraient jamais songé.

Mais notre passant matinal ne lit pas les inscriptions sur les murs. Il chasse de son esprit les pensées sur sa déchéance

personnelle, sur cette nuit qui l'a englué dans un sentiment de péché poisseux. Il enfonce la main dans sa poche de redingote. Là aussi, tout est immonde et poisseux. Il la retire brusquement et la tend devant lui. Du sang !

Non, ce n'est pas du sang.

C'est du jus de cerises écrasées.

Il en avait acheté un cornet, taillé dans une vieille affiche, à un gamin qui rôdait autour de l'hôtel. Il les avait fait manger à la jeune fille par poignées entières. Comme s'il avait cherché à l'étouffer. Mais elle avait craché les noyaux tout autour du lit en riant.

Elle n'aurait pas dû rire.

Mais était-ce une raison suffisante pour tuer : des seins blancs et lourds tressautant sous lui, des yeux tombants, un rire gras et aviné ?

Le couteau pénétra facilement entre les côtes. Les seins ondulèrent encore un moment, puis se mirent à trembloter comme s'ils voulaient s'extirper de ce corps. Vivre à tout prix, alors qu'ils étaient comme le reste condamnés à s'éteindre.

Il ne parvint pas à étouffer de ses mains le cri qu'elle poussa, mais personne ne se réveilla parmi les pensionnaires de cette obscure maison de passe. Ce n'était pas même un hôtel. Cela ressemblait plutôt à ces nombreuses maisons publiques autour des Champs-Élysées, appelées non sans pertinence maisons de tolérance. On y entend toujours crier quelqu'un. De plaisir ou de douleur.

Il attendit quelques heures. Dans de l'eau couleur rouille, il se lava le visage et les mains. Il enfila sa chemise et sa redingote, ajusta sa cravate. Il n'avait pas retiré ses souliers. Son pantalon non plus, il l'avait juste descendu jusqu'aux genoux.

Il ferma la porte derrière lui.

Il ne voit pas les trous dans la chaussée. Il trébuche tous les trois pas. Pour lui, toute cette ville infernale, avec sa vanité méprisante doublée de pourriture et de saleté, aurait pu ne pas exister. Mais puisqu'elle existe, il faudra qu'elle périsse, au plus vite, fût-ce par le feu du ciel.

Le premier éclair déchire les nuages, bientôt les coups de tonnerre cerneront la ville. Le ciel s'ouvre au-dessus de sa tête. Et il voit ce qu'on lui avait prédit. Très clairement, comme sur

une scène éclairée aux lampes à gaz. Mais au théâtre, il n'avait jamais eu à renverser la tête à ce point.

Quelque chose tombe sur son visage, coule sur ses joues.

Non, ce n'est pas du sang.

Ces lourdes gouttes de pluie tièdes lui ferment les paupières un instant.

Quand il les rouvre, le ciel est vide à nouveau.

La pluie le sort de sa torpeur. Mais il n'a pas la force de courir, alors il relève seulement son col et s'abandonne aux trombes purifiantes que déverse ciel. Au coin de la rue, il voit un fiacre isolé. Le cocher, emmitoufflé dans une couverture, dort sous la capote relevée.

– Réveille-toi ! crie-t-il, tout en lui secouant vivement le bras. Le temps est venu, murmure-t-il pour lui-même.

1^{er} jul 1845, vingt et une heures trente

Adam Podhorecki laisse derrière lui les braillements du concierge et les aboiements de sa chienne pleine dont le ventre pend jusqu'au sol. Il monte au premier étage en courant. Il tire sur le cordon à en faire paniquer la sonnette.

Dans l'embrasure de la porte apparaît d'abord un bon visage slave, une pivoine en train d'éclorre d'un col amidonné. Puis le reste du corps engoncé dans un gilet. Un regard d'éternel endormi glisse sur les revers du manteau de Podhorecki lustrés par la saleté. Il passe sur les plis avachis du pantalon. Il s'arrête enfin sur le bas des jambes élimé et maculé de boue.

– Tu vas rater la résurrection !

Le rire d'Adam fait remonter le regard de l'hôte des lieux vers son visage qui ne sourit que du côté droit ; le gauche restant flasque et inerte comme un masque blanc.

– Va au diable, avec ta résurrection, siffle-t-il. Espèce de prophète ambulante !

– Ne nourriras-tu pas celui qui a faim ?

– Et je n'abreuverai pas celui qui a soif.

Il veut claquer la porte, mais Podhorecki la bloque de son brodequin sale et la repousse avec la fureur d'un bataillon de fantassins.

– Rembourse-moi d’abord tes dettes, dit l’hôte en barricadant le passage de son ventre bedonnant.

– Encore un peu, et je vais me refaire, lance le visiteur, incisif. Quoi, tu voudrais laisser un héros bouffer du rat ?

– Avec du médoc, le rat, ça passe bien. – L’hôte, le visage soudain fendu d’un éclat de rire, entrebâille la porte. – Essuie-toi les pieds.

Ils écartent un épais rideau pour passer du sombre vestibule au salon. On étouffe. La fumée des bougies, des pipes et des cigarettes envahit jusqu’au moindre recoin.

Podhorecki essaie de percer des yeux cette nuée gris-bleu. Chose malaisée tant son hôte s’empresse encore de réajuster les draperies aux fenêtres, comme s’il cherchait à tout prix à protéger des regards curieux sa collection de chromos et d’estampes accrochés aux murs. Des pucelles à moitié nues y présentent leurs seins opulents, comme pour inviter les Cosaques à y planter leurs lances. Juste à côté, l’épisode suivant : des vieillards à l’uniforme râpé, sans armes, pleurent sur la tombe d’anciennes vierges. Pétris de la culpabilité de n’avoir pu sauver ni leur vertu ni leur vie.

Finis Poloniae – voilà la signature que pourrait lire au bas de ces tableaux celui qui voudrait rendre hommage au talent discutable de leur auteur. Mais aucun des habitués de ce salon n’en éprouve l’envie. Assis à plusieurs tables, ils s’adonnent au whist avec ardeur et ces illustrations ne servent que de toile de fond aux véritables drames qui se jouent dans l’illicite royaume du jeu d’Eustachy Gruszczyński.

– Podhorecki, un petit pharaon, tu tentes ta chance ? Gruszczyński ouvre une commode et jette sur une table libre une douzaine de jeux de cartes neufs.

– Ma chance ? – Podhorecki s’installe sur une chaise fatiguée qui se souvient d’un temps où personne encore à part Dieu ne connaissait le mot « guillotine ». – Il faudrait être idiot pour croire à la chance.

– Alors la moitié de l’humanité est faite d’idiots.

– Sans compter les enfants, les femmes et nos catholiques, qui pensent acheter la grâce de Dieu avec leur prière du soir.

– Et toi alors, Épictète émigré du cerveau ? Tu vois toujours ton destin en exil ? Gruszczyński tire sur les pans de sa redingote et sort de ses poches de pantalon des sacs renflés. Il les

soupèse un moment dans ses mains comme s'il voulait à jamais se rappeler leur poids.

– Je saute dans l'avenir la tête la première, Cicéron de pacotille.

– Et tu vas te la fracasser.

– Ou je me verrai pousser des ailes.

– Toi, tu crois aux miracles.

– Miracle ou pas, aujourd'hui je te plume et ensuite je me tire en ville.

– Moi vivant, jamais, grogne Gruszczyński, dévoilant des incisives noires comme pour déguster Podhorecki des sacs remplis d'argent. Il leur fait ses adieux comme au cercueil d'une amante et les passe au banquier, le vieux Józef Świdorski qui, pour donner plus de sérieux à sa mission, tâche de réprimer son côté paysan sordide et de dompter l'ultime peloton de cheveux gris qu'il a sur la tête. Cinq ans auparavant, ce vieux lignard, affamé et dépenaillé, fréquentait une salle de jeu de Saint-Estèphe. Il avait été attiré par l'enseigne de l'« Œuvre de bienfaisance Farine et Eau » qui sert de couverture aux véritables activités de Gruszczyński. Point de farine ni d'eau ici pour Świdorski, en revanche, il y a trouvé un travail, disons honnête, et un toit.

– Du nerf! le pousse Gruszczyński, mais Świdorski, les doigts écartés, fourrage dans sa barbe déprimée. Enfin, il déverse sur le velours vert des monticules de pièces et bâtit devant lui de petites pyramides argentées.

Podhorecki pose un paquet informe sur les lattes du parquet, juste à côté de sa jambe droite. Sous l'énorme pavé du *Constitutionnel*, on voit dépasser le canon damasquiné d'un bon pistolet de poche. Aucune gravure ni incrustation, en revanche, son calibre est au moins deux fois plus gros que celui d'un Derringer.

– À quoi ça te sert, cette artillerie? demande Gruszczyński tout en débouchant une bouteille de Château Kirwan. Il regarde les verres s'emplier d'un liquide épais comme s'il coulait de ses propres veines. Il renifle; un parfum de cerises blettes et de viande de porc fumée lui emplit les narines. Et le goût? Un instant, laissons Gruszczyński se délecter de son bouquet.

– Il est à réveiller les morts, fait Podhorecki avec un sérieux d'apocalypse tout en décachetant un nouveau jeu de cartes. Gruszczyński s'étrangle, crache une épaisse substance rouge bordeaux.

– Pas mauvais, finit-il par lâcher. – Difficile de dire s'il parle du vin ou des victuailles de Podhorecki. Il n'arrive toujours pas à se faire à son esprit lugubre. – Et c'est pour quand, alors, le Jugement dernier?

– Pour moi, ce sera cette nuit. – La voix de Podhorecki sonne comme une contrebasse désaccordée, il ne manque plus que les trompettes des anges pour l'ouverture du jour du Jugement. – S'il devait se passer quoi que ce soit, tu donneras l'argent à Rozumowski. C'est lui qui a mon testament.

– De quel argent tu parles, là?

– Je te l'ai déjà dit, celui que je gagnerai aujourd'hui quand je me serai refait et que je t'aurai plumé.

– Tiens, *the king of infinite space* rêve encore les yeux ouverts! s'exclame le comte Sławoj Rozumowski avec son enthousiasme de toujours. Il s'assied à côté de Podhorecki et embrasse à pleine bouche la broussaille qui pousse sur sa joue.

– Quand on parle du loup, se réjouit Gruszczyński. Sławoj, je te prends à témoin : j'ai la mémoire courte, mais je conserve les papiers, donc je sais que Podhorecki n'arrivera jamais à se refaire, jamais de la vie. Même en mettant Rothschild sur la paille, il ne pourrait pas payer ses dettes. Et je ne lui compte pas le champ' et le vin...

– Ne sois pas si radin, Gruszczyński. *The play's the thing*, dit en riant Rozumowski, lequel, sur le pavé de Paris, avait pris en aversion tout ce qui est français, et d'artilleur polonais poussiéreux s'était mué en dandy anglais compassé. – Tu ferais mieux de les brûler, tes archives. La collection de papelards de la Sûreté suffit amplement. Ils ont récolté plus de dossiers qu'il n'y a d'âmes à Paris.

– Hé! Dandy! Sur toi, ils n'ont rien parce que tu n'es qu'un mannequin sans âme, interrompt Podhorecki de son sourire en demi-lune, tout en observant attentivement Rozumowski et ses favoris taillés avec soin, son gilet brodé, son gros nœud de cravate et sa rose thé, qui semble encore plantée dans son massif. Même le pantalon clair à carreaux qui gaine les jambes

de fil de fer du comte ne s'avachit pas. La saleté parisienne n'a pas prise sur lui.

– Toi, en revanche, tu as un dossier gros comme Gruszczyński, s'enflamme Rozumowski. Et regardez-moi celui-là, quel beau mouchard il ferait ! crie-t-il pour attirer l'attention de ses amis vers le rideau qui ondule.

– Très Sainte Vierge de Częstochowa, Vierge de l'Ostra Brama et médiatrice de tout ce qui est sous le ciel, protégez-moi ! – Surgissant d'entre les pans du rideau, l'abbé Ignacy Dzieżyński se signe avec véhémence. Comme s'il refermait sur lui les pierres tombales de ses mains. – Toi, ne te moque pas trop des espions, tu risques d'avoir de sérieux problèmes. L'ambassade de Moscou, à ce qu'on dit, mijote de nouvelles provocations, afin de semer la discorde entre nous.

– Plus brouillés, il n'y a pas, de toute façon, lance Rozumowski à l'abbé en lui montrant une chaise près de lui. Mais Dzieżyński décline tout en se signant de plus belle.

– C'est inconvenant pour un homme d'Église, vous n'y pensez pas, dit-il pour justifier sa déroboade, avec une voix de fausset plus digne d'un castrat à la cour du pape que d'un chapelain ayant respiré davantage de poudre à canon que d'encens. Rozumowski et Podhorecki s'échangent des grimaces ironiques. Pour eux, il est clair que ce ne sont pas les commandements de Dieu qui retiennent Dzieżyński, mais les oursins qu'il a dans les poches.

Après un moment d'hésitation, ce sont trois mirliflores tout frais tombés du nid, sortis de KoZIA Wólka ou de Pieścirogi, enfin du diable vauvert, qui viennent rejoindre les joueurs à la place de l'abbé. Le frac flambant neuf, la chemise qui n'a encore jamais vu la blanchisseuse, une cravate Demarne rutilante et des gants de chez Mayer en disent bien plus long qu'une affiche de théâtre : nous voilà tout droit sortis des jupes de nos mamans, et l'argent de nos petits papas en poche nous débarquons à Paris pour transformer les provinciaux effarouchés que nous sommes en vrais guépards. Mais les tailleurs du Palais-Royal ne font pas de miracles. Au mieux, ils auront transformé ces jouvenceaux polonais en mannequins de paille, leur collant sur le dos une peau tachetée.

Quelques membres du Club Polonais sont également présents. À leurs propres réunions, dans un immeuble voisin, ils

soignent leur position sociale, mais c'est seulement chez Gruszczyński qu'ils peuvent s'adonner aux jeux d'argent et aux disputes politiques. Car au Club, les discussions sur la politique sont formellement interdites.

Parmi les hôtes du cercle de jeu se sont aussi glissés des Français. Ils sont deux, donc l'un au moins est un espion. À tout hasard, Gruszczyński les prend par le bras et les conduit au bout d'un labyrinthe de salles où les émigrants polonais dilapident la solde que leur verse le gouvernement français, la dot de leur sœur aimante, les bijoux et les biens de leur mère que la famille restée au pays aura vendu pour eux. Après un moment, le trio est de retour au salon. Gruszczyński a gagné en sérénité et les supposés mouchards ont gagné dix francs chacun. Qu'ils vont à coup sûr claquer immédiatement au pharaon.

Quelqu'un vient encore de s'asseoir près de Podhorecki sur une chaise Empire. Adam n'a pas même remarqué l'inconnu lorsqu'il est sorti du nuage de fumée. Mais il est trop tard pour demander qui est cet homme qui a l'air d'avoir passé sa vie à battre des cartes de ses doigts humectés de salive.

1^{er} jul 1845, vingt-deux heures quatorze

Rozumowski tapote nerveusement le roi de carreau. Il vient de le tirer de son jeu et de le jeter sur la table. Les jeunes simili-dandys, comme hypnotisés, ont les yeux rivés sur les mains du banquier où sont battus, avec la monotonie d'un roulement de tambour, les dames, les valets, les cartes de faible valeur. En bruit de fond, on entend grincer les mâchoires serrées de l'inconnu.

Podhorecki pose à son tour une carte devant lui. Au dos, ce sont des squelettes enjoués qui dansent. Il la retourne.

Dame de pique.

Il met la main à la poche et couvre la crinoline de la reine d'une nouvelle robe argentée.

– L'argent, c'est bon pour les putains! crie Rozumowski mécontent. – Et il plante dans le cœur de son roi une pile de pièces de cinq francs or. – Voilà ce que j'appelle un *dish fit for the gods!*

Le banquier a fini de battre le jeu. Il lance les cartes l'une après l'autre sur la table. À gauche, à droite, puis à gauche à nouveau. Les yeux implorants des joueurs fixent la gauche de Świderski. Il suffit que tombe à cet endroit la carte jumelle de celle qu'ils ont devant eux pour que leur mise soit miraculeusement multipliée.

– Ah, la voilà, ma demoiselle! – Cette nouvelle victoire enflamme Podhorecki. – Parole messieurs, je dis parole!

Il ramasse ses gains et corne le coin de sa carte. Il ne risque pas grand-chose. S'il perd à présent, il n'y laissera que sa mise de la première partie. S'il gagne, le banquier lui double son gain.

À chaque donne, Świderski procède avec davantage de solennité. Il dépose les cartes sur la table comme le corps du Christ sur la langue des joueurs, figés dans l'expectative, unis dans un lien quasi mystique. Les monticules de pièces augmentent avec l'espoir d'atteindre au plaisir qui est accessible ici, maintenant, immédiatement. Et leur raison en est aveuglée. Au lieu de se retirer à temps, de se remplir les poches et de partir avec leurs gains, ils replongent, sans un sou, les supposés espions et les dandys provinciaux. L'or, l'argent, les lettres de change affluent à la banque.

– *Tu quoque mi fili?* Que la petite vérole t'emporte!

Après avoir perdu une sixième partie, Rozumowski quitte la table à son tour.

– Qu'est-ce que je t'ai fait, sombre crétin, pour que tu me plumes jusqu'à l'os?!

Świderski ne regarde pas même le comte. Les cartes, têtues, continuent à tomber sur le velours. C'est chaque fois une nouvelle goutte de sueur sur le front de l'inconnu. Il ne reste que lui et Podhorecki à la table. Mais Adam a retrouvé son calme. Il a encore gagné. Il a devant lui quelque trois cents francs, en piles impressionnantes.

Une nouvelle carte tombe sur la table. L'inconnu expire de ses poumons un air que la peur et le vin bon marché ont rendu aigre. Il a encore eu de la chance. Il se tourne vers Podhorecki.

– Et ta vie, tu l'aurais jouée aussi calmement? demande-t-il en le regardant dans les yeux.

Podhorecki ne répond pas. Il entrouvre seulement les lèvres. Il veut lancer à Świderski un « trente et le va », mais l'inconnu surenchérit sèchement : « Va banque. » Il corne encore un

coin de sa carte et tire de la poche de sa redingote une bourse bien remplie.

Une grêle d'argent tombe sur le tapis.

Pan! – les joueurs tressaillent lorsque saute le bouchon de champagne.

– C'est la tournée du vainqueur, dit l'inconnu en souriant, comme s'il était sûr d'avoir déjà triomphé, et il se verse dans la gorge tout le contenu de son verre. Podhorecki ne lâche pas un instant ses cartes des yeux. Même lorsque Gruszczyński pose un verre pétillant juste à côté de sa main revêtue d'une mitaine.

Dans cette main, Adam sent la douleur se réveiller.

Świdorski dispose les cartes lentement, une à une, comme s'il voulait par son indolence repousser la fin du monde. La table se couvre alors d'un deuxième tapis, fait de cartes. Józef n'en tient plus que dix dans ses mains. Et il sourit, il sourit des yeux, du nez, des oreilles – pendant ce court moment, il est sans conteste le maître de leur sort.

Dix de carreau à droite, trois de trèfle à gauche.

Roi de pique à droite, six de cœur à gauche.

Deux de carreau à gauche...

L'inconnu presse son verre vide contre ses lèvres.

Il reste quatre cartes. Gruszczyński hoche la tête, incrédule. Tout est encore possible.

Si la dame de pique de Podhorecki ou le valet de trèfle de l'inconnu montre son visage maintenant, l'un des deux gagne et ramasse toute la cagnotte.

Si aucune de deux cartes ne sort, c'est la banque qui l'emporte.

L'inconnu ne maîtrise pas son visage, auquel la tension, peut-être même la panique, imprime une grimace oblique. Il lève les yeux au ciel et les mains vers ses tempes. Comme s'il pouvait, par la concentration de l'esprit, provoquer une conjonction favorable des cartes.

Podhorecki contracte ses mains de toutes ses forces sur le bord de la table. Il ne sent plus la douleur.

Józef pose une carte sur la table, mais la couvre de la main. Il attend encore un instant, il se délecte du silence. Il relève enfin la main.

Dame de pique !

– Je ne joue jamais ma vie. Elle ne vaut pas grand-chose. Je préfère l’argent liquide. Podhorecki donne tardivement sa réponse à l’inconnu et regarde les taches qui apparaissent sur ses mains.

Le sang perle à travers ses gants.

1^{er} jul 1845, minuit moins le quart

– Non-on-on !

À ce cri inattendu, tous les regards se tournent vers l’entrée. Dans le cadre de la porte se tient un homme, il n’a pas trente ans, col de chemise relevé, veston bleu délavé. Ses yeux brûlent de fièvre et ses lèvres craquelées répètent comme une litanie cette insulte :

– Traître, traître, traître !

– Sainte Vierge, Mère Trois fois Admirable, Żebro, qu’est-ce que tu... – L’abbé Ignacy se lance à sa rencontre mais ne parvient pas à retenir son ami dans ses bras. Repoussé avec une extrême vigueur, il s’effondre contre le mur. – Jésus de Nazareth, par la Sainte Croix, il est fou !

Janek Żebro-Kownacki, comme s’il ne voyait rien ni personne d’autre, se rue en furie vers l’inconnu resté planté à la table de jeu, les mains appuyées au plateau.

– Je vais te tuer, Judas ! dit en tremblant Żebro, qui semble prêt à mettre sa menace à exécution, à mains nues. Gruszczyński et Rozumowski se jettent sur lui et lui tordent les bras.

– Du calme, fiston, du calme. Dis-nous plutôt ce qu’il t’a fait ? supplie Gruszczyński, mais rien ne semble pouvoir apaiser Żebro.

– C’est Pilchowski, laisse-t-il éclater, comme une insulte. Et il vient de parier aux cartes toute l’Œuvre de Dieu¹ !

– Et Dieu soit loué, il a perdu, murmure Gruszczyński.

– Amen, surenchérit l’abbé Ignacy.

Seweryn Biberstein-Pilchowski, comte autoproclamé, tout rouge il y a encore un instant d’avoir perdu plus de deux mille

1. Le Cercle de l’Œuvre de Dieu, association créée par Andrzej Towiański à Paris en juin 1842.

francs et bu une bouteille de champ', est maintenant pâle comme un linge.

– Ce sont des déclarations fallacieuses, mon frère. Il lève les yeux vers Żebro. – Et ce n'est pas à toi de me juger.

– Tu devras rendre des comptes au Maître pour tes sales combines.

– Un esprit maléfique t'aurait-il possédé? Tu t'égares. Res-saisis-toi.

– Ce n'est pas la question. Toi, Pilchowski, tu mériterais de te prendre une balle, grogne Gruszczyński. Tu n'es plus le bienvenu ici.

Żebro tente une nouvelle fois de se libérer de l'étreinte de ses amis, il se débat pendant que Pilchowski, s'efforçant de se composer un air digne, passe à deux pas de lui pour gagner la sortie.

– Dieu te réduira en cendres! crie-t-il encore avec amertume avant d'éclater en sanglots comme un enfant. Pour l'abbé Dzieżyński, c'en est trop. Il rattrape Pilchowski et le frappe au visage du revers de la main.

Pilchowski chancelle en se tenant la joue. On aurait pu croire qu'il se ruerait immédiatement sur l'abbé. Mais il jette seulement un regard à la ronde. Aucune chance de revanche honorable, il choisit donc de dissimuler sa haine derrière un masque d'humilité. Quand la porte claque derrière lui, Dzieżyński est revenu près de Żebro.

– C'est fini, c'est fini. On est là, maintenant. Mère de douleur, Marie médiatrice de toutes les grâces, venez-nous en aide. L'abbé Ignacy serre fort Żebro dans ses bras et essuie ses larmes comme s'il avait retrouvé le fils prodigue. Mais le fils n'a pas du tout l'intention de faire acte de repentance ni de demander pardon.

– Je dois aller voir le Maître, dit-il en repoussant les mains amies qui l'agrippent, en refusant les embrassades fraternelles.

– Il faut prévenir nos frères que Pilchowski est un imposteur, un intrigant qui mène notre œuvre sur une mauvaise voie.

– Voilà qu'il recommence. Ça ne t'a pas suffi? Ouvre les yeux! Reste avec nous.

– Je ne peux pas, c'est vous qui vous égarez. Mais le Maître saura vous ramener dans le droit chemin. Soyez-en persuadés!

Żebro se dégage des bras de Dzieżyński et se lance à la poursuite de Pilchowski.

L'abbé veut lui emboîter le pas, mais Podhorecki l'attrape par le bras avant qu'il n'ait pu esquisser un geste.

– Laisse. Il est perdu à notre cause.

2 jul 1845, quatre heures quarante-cinq

Il veut se dégriser.

Adam a laissé au cercle de jeu ses gains et ses amis. Fébriles et avinés. Il compte sur l'air frais pour chasser de sa tête les vapeurs d'alcool et le laver des souillures d'une dépendance au jeu qui lui fait horreur. Mais au lieu d'être soulagé, il sent un carcan sur sa nuque. Une angoisse différente de celle qui l'accompagnait au jeu. Celle-là était associée à un plaisir qui émoustille les nerfs. Celle-ci est noire comme les ombres entre les contreforts de l'église Saint-Séverin. Il ne s'arrête pas même un instant pour rendre leur regard aux gargouilles, qui épient du bord du toit le passant solitaire.

Du café! crie chaque recoin de son corps, alors qu'il approche de son antre. Mais il a du mal à remonter la rue Mouffetard. Sa tête se fait de plus en plus lourde, comme à vouloir se détacher du corps pour tomber. La rue est vide et le soleil n'a pas encore commencé à dissiper l'humidité de la nuit.

Podhorecki interrompt soudain sa marche opiniâtre. Un son lui parvient de plus haut. Comme une explosion sourde. Il fait encore sombre, on n'y voit guère. Ce doit être un incendie. Non, un feu de camp. Mais pourquoi aurait-on allumé un feu de camp au milieu de la rue?

Et pourquoi ce feu de camp avance-t-il vers lui en courant?

Ce n'est pas un feu de camp.

Ce sont des lamentations qui courent, car ce qu'il voit déboucher dans la rue est en effet plus un son qu'une image.

Un hurlement sanguinolent, une lanterne sanglante – voilà ce qui lui traverse l'esprit à cet instant.

Le flot de métaphores s'interrompt avant d'avoir pu s'épuiser de lui-même, car ce qui arrive en courant du haut du Panthéon commence à prendre forme.

C'est une boule de feu dans laquelle se dessine, lacérée de flammèches vibrantes, une silhouette humaine. Elle se heurte aux murs des maisons. Elle se rapproche. Comme se rapproche ce son qui ne rappelle rien, dans la mémoire d'Adam, qui aurait pu sortir d'une bouche humaine : un jappement quasiment inaudible.

Tirés de leur sommeil, des habitants sortent de chez eux, mais aussitôt se plaquent contre les murs. Seul Podhorecki reste planté au milieu de cette rue étroite. Il est incapable de faire un pas. Et même s'il ne parvient pas à distinguer les yeux de cette tête en feu, des yeux dont il lui semble que les flammes n'ont rien pu laisser, il sent néanmoins peser sur lui le regard de ce brasier qui court. Comme s'il l'avait reconnu, comme s'il cherchait son aide.

Quand une dizaine de pas seulement les sépare, l'apparition lui tend les bras. Mais Adam ne voit que des moignons, les deux mains ont été tranchées net comme par une hache de boucher.

Ces bras tendus, implorant la pitié, le sortent de sa torpeur. Un cri et un coup de feu retentissent dans la rue escarpée dans un écho simultané.

Plus tard, il lui fut impossible de se rappeler quelle force, quelle pensée lui permit de sortir son énorme pistolet et de le pointer, au dernier moment, sur la tête de l'apparition enflammée. Il se souvenait seulement avoir tiré. Que le sang gicla de cette tête fracassée et coagula immédiatement dans les flammes.

Le silence se fit. Il ne souffrait plus. Il gisait aux pieds de Podhorecki, immobile et fumant, enroulé dans une gratitude de chien. Et là où poussaient jadis des mains, ruisselaient des flots de sang clair.

BOUE

18 januar 1832, rapport du préfet de police de Besançon

« Les insurgés polonais résidant dans l'établissement maugréent comme à leur habitude qu'il leur est donné si peu d'argent qu'ils finiront par mourir de froid et de faim. Leur solde ne leur suffit effectivement pas tant ils s'adonnent au jeu et à la boisson. Le gros de l'argent qui leur est versé de bonne grâce par le gouvernement de Notre Majesté finit ainsi dans les poches des maquereaux et des putains.

Le docteur Lacanal, qui a consenti à soigner les émigrés gracieusement, à ses frais, se plaint que les Polonais viennent l'importuner la nuit chez lui, ne tenant pas à faire étalage au grand jour de leurs maladies honteuses. Lacanal évoque le danger d'une épidémie de syphilis, ce qui est tout de même fort exagéré. Néanmoins, la réalisation du projet d'envoyer les Polonais en Algérie pour les incorporer à la Légion étrangère s'avère d'une urgente nécessité. Voire une condition indispensable pour la préservation de la santé et de l'ordre publics sur le territoire de notre commune.

L'opinion générale semble favorable au projet. Je peux affirmer non sans satisfaction que les habitants de Besançon, jadis bienveillants envers les anciens insurgés, n'éprouvent plus la même sympathie à leur égard. On assiste à des actes

d'hostilité flagrante. Pères et maris ne laissent plus sortir le soir ni filles ni femmes seules dans la rue, de crainte de se trouver un jour avec des bâtards polonais sur les bras.

L'atmosphère est tendue et prête à exploser à tout moment – n'importe où. Les Polonais voudraient voir dans le moindre remous le début de la révolution qui est en train de gagner toute l'Europe. La propagande carbonariste s'en trouve facilitée et le nombre des membres de sociétés secrètes augmente. Quantité d'officiers sont prêts à retourner à tout prix dans leur pays – l'arme au poing. Une rumeur circule selon laquelle l'Angleterre et la France se seraient entendues pour intervenir dans le dossier polonais.

S'il devait effectivement se passer quoi que ce soit de cet ordre, je vous prierais de me transmettre vos instructions quant à l'attitude à adopter vis-à-vis des Polonais. »

17 februar 1833, rapport de l'agent « Nowicki » remis en main propre au préfet de Besançon

« Récemment, Zaliwski est arrivé au dépôt. Il y rencontre la nuit des officiers pour les convaincre que les Anglais et les Français n'attendent que le signal de la Pologne pour intervenir. Ils sont persuadés que la révolution couve encore chez nous et que les Polonais ne veulent absolument pas se soumettre au tsar.

Il raconte également que des sociétés secrètes se sont rassemblées à travers tout le pays et que la date est déjà fixée : le 19 mars la révolution éclatera dans toute l'Europe.

Il est venu la nuit dernière dans la chambre que je partage avec le capitaine Podhorecki et le capitaine Migurski. Et sans ambages, il a prononcé les mots suivants : "Vous êtes de bons Polonais et la patrie a besoin d'aide. Allons en Pologne mener une guerre de partisans au nom de la vengeance des peuples."

Il parlait avec une assurance si extraordinaire qu'il a convaincu mes compagnons qui, encore il y a peu, exprimaient à voix basse leur intention de rentrer, non pas pour faire la guerre mais dans l'espoir d'une amnistie du tsar. Ils avouaient aussi qu'ils n'avaient, avant l'insurrection, aucune idée de complot, mais qu'ils s'étaient laissé entraîner par la

fièvre générale. Zaliwski leur a quand même embrouillé l'esprit et il ne me fut pas aisé de le contredire. Nous avons alors immédiatement déclaré notre intention de partir au pays et nous avons fait le serment de nous battre jusqu'à la dernière goutte de sang pour le bien de la patrie et la liberté du peuple. Et si nous devions trahir, il nous châtierait par le glaive, même si ce serait loin d'être un châtiment divin, car ces carbonari m'ont tout l'air d'athées et d'impies. Sentant tout de même cette menace peser sur moi, je vous saurais gré, Monsieur le Préfet, de bien vouloir envisager une rétribution plus élevée de mes services qui, à la lumière des événements à venir, pourraient s'avérer fort utiles. »

**27 februar 1833, de la chancellerie du ministre de l'Intérieur
au préfet de Besançon**

« Il est recommandé de ne pas créer d'ennui aux Polonais sortant des dépôts, de les laisser passer la frontière sans formalités superflues, mais de ne pas leur restituer leur passeport ou tout autre document leur permettant d'en appeler à la bienveillance du gouvernement français.

S'ils désiraient revenir – ne les laisser sous aucun prétexte repasser la frontière vers la France. »

29 januar 1840, extrait de la *Revue française*

« La cérémonie du retour des cendres de l'empereur Napoléon a éclipsé l'histoire d'un autre émigrant dont le destin pourrait avoir l'heur d'inspirer Monsieur Sue pour son nouveau roman. Car on y trouve tout ce dont les lecteurs d'aujourd'hui raffolent : inconstance du destin, amour, vengeance, sens du sacrifice, souffrance sans bornes.

Mais venons-en au fait. Notre correspondant de Strasbourg rapporte l'accueil chaleureux qu'a rencontré le réfugié Adam Podhorecki, libéré du joug du tsar. Par amour pour sa patrie martyre, il prit part à une expédition malheureuse dont le but était de faire éclater une nouvelle révolution en Pologne. Mais cette révolution n'a pas eu lieu et beaucoup de ces héros

infortunés, dont Adam Podhorecki, échouèrent dans les geôles du tsar. Le courageux Podhorecki tenta à sa propre vie, s'enfonçant à cinq reprises une lame dans le ventre et, la sixième fois, visant directement au cœur, déchiré qu'il était entre son amour pour sa Patrie et son amour pour une certaine Agnieszka.

Qui était cette jeune femme pour qui, juste après la Pologne, il était prêt – comme il l'écrivait dans une lettre d'adieu – à offrir son dernier souffle? Eh bien, cher lecteur, une des dames les plus braves de notre temps. Car lorsque le malheureux Podhorecki, remis de ses blessures, fut envoyé dans les contrées les plus lointaines du désert gelé de Sibérie, Agnieszka prit la route pour le suivre. Là-bas, dans ce paysage inhumain, leur naquirent deux filles. Mais serons-nous surpris d'apprendre que ces enfants destinées aux printemps polonais moururent l'une après l'autre, victimes des hivers sibériens? Et comment s'étonner alors que ce père si infortuné ait décidé de prendre la fuite?

Podhorecki conçut un plan minutieux : simuler son suicide et se cacher sur le chariot qu'Agnieszka prendrait pour rentrer dans ses terres natales. Il écrivit donc une lettre d'adieu et laissa ses vêtements au bord d'une rivière bouillonnante. Mais comment rester caché et invisible pendant tout le trajet qui devait le mener vers sa Patrie?

Chers lecteurs, si vous avez les nerfs fragiles, ne lisez pas la suite. En revanche, si vous êtes prêts à entreprendre, avec Podhorecki, le pire des voyages, sachez qu'après avoir déterré du sol gelé les petites dépouilles de ses enfants, il retourna dans sa Patrie enfermé avec elles dans un cercueil exigü. Et bien que l'évasion fût une réussite, la tragédie ne s'achevait pas là. Car Agnieszka ne supporta pas les vicissitudes du voyage et ne survécut pas même une semaine après avoir atteint ses terres natales.

Sa femme et ses enfants enterrées, Podhorecki reprit la route, fuyant le cauchemar des souvenirs et la vengeance du tsar. Il voyagea sous une fausse identité et ne se fit connaître qu'une fois franchie la frontière française. Nos sources diplomatiques confirment l'information selon laquelle, en dépit des protestations de l'ambassade de Russie, et grâce à l'attitude compatissante et solidaire de notre opinion publique, le

fugitif n'est dorénavant plus menacé de déportation, laquelle est synonyme d'une mort certaine. »

Dans la même colonne

« Pâtes Roullin à prix exceptionnel, indispensables sur toutes les tables, dans un grand assortiment de rubans, gansettes ou vermicelles, disponibles dans notre succursale du 44, rue Vivienne. »

11 februar 1840, extrait des instructions du ministère de l'Intérieur à la préfecture de Paris

« ... user de prudence vis-à-vis de Podhorecki eu égard à la popularité dont il jouit actuellement et aux mouvement qui pourraient se déclencher pour le défendre. Il convient donc de le placer sous surveillance stricte, en privilégiant ses contacts avec des associations illégales tant polonaises que françaises, et de réunir tous documents susceptibles de le compromettre aux yeux de l'opinion publique. »

16 mai 1845, lettre de la veuve Ramudy à la préfecture de police

« En tant que citoyenne modèle, femme à la réputation irréprochable et veuve aux prises non seulement avec mon nigaud de fils, mais aussi la douzaine de locataires de l'immeuble hérité de mon mari, au 71 de la rue Mouffetard, appelé « Aux Trois Puces », je viens par la présente dénoncer Adam Podhorecki qu'à mon désespoir je loge sous mon toit depuis cinq ans. Jusqu'à présent, j'avais supporté sa personne, car quoique Polonais il payait régulièrement son loyer et ne créait pas d'ennuis.

Mais à la fin de l'année dernière, dans la deuxième semaine de décembre, il a dépassé les bornes en apportant chez lui un cercueil. Comme il était grand et ne passait pas la porte, il a creusé un trou dans le mur pour pouvoir le descendre au

sous-sol. Il a rebouché le trou à ses frais, mais il fait peur la nuit à mes locataires, car de sa chambre proviennent des cris effrayants.

Je vous demande donc de vous occuper le plus vite possible de Podhorecki, et même de l'enfermer quelque part, car il est fou, ou – Dieu nous en préserve – carbonaro. Il serait même capable de fomenter un attentat contre notre Souverain. Mais si vous deviez l'arrêter, alors faites-le discrètement, je vous en prie, car si ni les balles ni les bombes ne peuvent atteindre notre roi, ma réputation pourrait en prendre un sacré coup. »

2 jul 1845, vingt heures quarante-six

Il n'en peut plus. La faim va bientôt le tuer.

Le commissaire Henri Lang met de côté un dernier document pour son dossier et tend fébrilement la main vers la sonnette. Il la secoue bien loin de sa tête mais le grelottement s'imisce tout de même sous son crâne. Il observe obstinément la porte, comme s'il voulait l'ouvrir par la seule force de la volonté. C'est pourtant une main bien réelle qui l'ouvre. Et à sa suite se glisse dans l'encadrement de la porte la silhouette arachnéenne et ridée de l'agent Théophile Bergson, silhouette qui – se dit aussitôt Lang – ne sied pas au sérieux de la police criminelle.

– File au *Lapin blanc* et rapporte-moi de la langue sauce rai-fort. Et surtout dis que c'est pour moi, comme ça j'ai une chance de ne pas me faire empoisonner. Le visage du commissaire esquisse cette sorte de sourire que rien ne distingue du mépris.

– C'est moi qui vais te rajouter de l'émétique, gros porc, grogne Bergson dans sa barbe. Mais l'insulte se perd, couverte par le craquement de ses articulations, lorsqu'il tord chacun de ses membres dans un salut qui n'est ni d'entrée ni de sortie.

– Et n'oublie pas de prendre une bouteille ! lui lance encore Lang.

Dès qu'il trouve des Polonais dans les documents des affaires qu'il a à traiter, la faim se met à le tarauder. C'est peut-être dû à l'irritation que provoquent en lui ces fous qui, à la simple vue d'un petit morceau de chiffon rouge sur une barricade, sont prêts à défier la mort à l'autre bout de l'Europe.

À moins que cette gêne intestinale n'ait aucunement des origines gastriques. Ce vide qu'il sent se creuser dans son ventre est peut-être lié au vide énorme et grandissant dans son âme ? Car, Lang ne voudra jamais l'admettre, mais en réalité il envie aux Polonais leur bravoure, alors que ses pensées gentiment conservatrices et ses habitudes embourgeoisées le déçoivent. Sans parler de sa panse adipeuse qui remplit à merveille l'espace entre son fauteuil Empire et le bord de son bureau couvert de chemises bleues éparées, les dossiers d'individus politiquement suspects.

Quand il pense aux Polonais, il voit un autre Henri Lang : le sous-lieutenant du sixième régiment de hussards, âgé de vingt ans, le derrière maigrichon collé à sa selle et la tête remplie d'une foi à peine teintée de doutes quant à la mission des Français porteurs de liberté et d'égalité aux peuples opprimés. Il se revoit lancer la charge contre l'armée russe à Borodino, enfreignant les ordres de l'Empereur qui avait interdit à ses gardes de s'engager dans la bataille ; il avait à ses côtés les Polonais du corps de Poniatowski, forts d'un courage suicidaire et d'un amour infantile pour l'empereur.

Cet amour eut d'ailleurs des répercussions notables pour lui. Après la débâcle de la Grande Armée, il avait rampé, le sang glacé comme du champagne, vers la porte d'un petit manoir perdu parmi les bouleaux ; il fut ramené à la vie par la maîtresse de maison ; elle n'était peut-être pas belle, mais elle le dévisageait comme si elle voyait Napoléon en personne. Des nuits durant, elle lui offrit la chaleur de son corps, puis finit par verser des torrents de larmes quand arriva le moment des adieux. Étaient-ce des larmes d'amour ou de déception envers la France ou plus précisément envers ces Français qui étaient venus, s'étaient roulés dans les lits, et laissaient à présent la voie libre aux Ruskofs pour déshonorer la Pologne nue et sans défense ?

– Foutaises, grogne le commissaire, mari exemplaire et père de deux filles bien mises voire bien bâties, pour chasser de son esprit le rêveur d'autrefois.

Et il était grand temps, car voilà qu'atterrissent sur son bureau une assiette de langue de bœuf, une bouteille débouchée et un verre.

2 jul 1845, vingt et une heures trente-huit

Hier encore, tout était normal, pense-t-il irrité en mordant dans la viande qui se délite dans sa bouche, ne laissant plus que le goût relevé du raifort. Un meurtre, une prostituée chourinée à l'hôtel *Éden*. Une histoire comme on en trouve des dizaines sur une demi-colonne dans la *Gazette des Tribunaux*, rien de plus. Qu'il trouve ou pas le meurtrier, cela n'a pas beaucoup d'importance. Il n'y gagnera ni commission ni promotion.

Lang repose un instant ses couverts, il s'essuie les mains sur le rebord de son bureau. Il est encore une fois tenté de rassasier ses yeux du spectacle de corps tordus dans l'agonie, d'yeux morts de femmes tuées par des amants jaloux, de bourgeois imprudents plantés dans leur sommeil, de victimes taillées lors de duels ou de batailles de rues.

Il ouvre un tiroir et en sort délicatement un cliché sur carton noir. Il le pose à côté de son assiette. Il se remet à manger mais ses yeux reviennent sans cesse à cette image qui se détache, à ce corps de jeune fille étonnée d'être passée si vite de plaisir à trépas.

Autour du lit, les restes éparpillés de réjouissances adultères. Comme d'habitude : du vin, une dispute, un meurtre. Et au milieu quelques caresses. Il est peu probable que le corps puisse livrer quoi que ce soit de déterminant pour l'enquête.

– Il a tué, mais pas assassiné, marmonne le commissaire, ni pour lui-même ni pour son verre que les traces de ses doigts gras ont rendu opaque. Il le repose et range l'image de la défunte de l'*Éden* dans son tiroir. Il hésite un instant à en sortir une autre photographie, mais il sait très bien qu'il n'est pas obligé de le faire. Il fait claquer le tiroir et tend la main vers son couteau pour terminer la dissection de sa langue de bœuf. En même temps, il tente d'éloigner de son esprit l'image du corps légèrement rissolé et sanguinolent allongé dans la poussière de la Mouffe.

Lang n'aime pas ce genre de cas atypiques. Ils ruinent les statistiques limpides des crimes ordinaires, coup de couteau, arme à feu ou poison. Il n'aime pas non plus les paradoxes qui obligent son cerveau paresseux à faire des efforts. Et en

l'occurrence, il était en présence des deux. D'une part un meurtrier qui au lieu de s'inscrire gentiment dans la rubrique de l'assassinat classique, étourdit sa victime au laudanum, lui coupe les mains, imbibe ses vêtements d'éther et lui met le feu au beau milieu de la ville. Et d'autre part ce fameux Adam Podhorecki qui, Lang le répète encore une fois, n'est pas l'assassin.

– Quel rôle a-t-il, alors ?

– Vous dites, Monsieur le commissaire ? demande Bergson. Mais Lang ne lève même pas les yeux vers son subalterne.

– Il a tiré pour abréger les souffrances de ce pauvre hère et c'est tout. – Il continue son monologue tout en mastiquant une nouvelle bouchée. – Un acte de miséricorde de quelqu'un qui passait là par hasard. Et dans ce cas, il n'y a pas de raison de le garder plus longtemps à la Conciergerie.

– Alors, on le libère, Monsieur le commissaire ? parvient à demander Bergson entre une nouvelle gorgée de vin et un rot puissant. Il a bien dit qu'il ne connaissait pas le brûlé et qu'il n'avait pas vu l'incendiaire.

– Et il ne se souvient ni quand ni pourquoi il a pressé la détente ? Et toi tu le crois ? Imbécile !

– T'es pas obligé de m'insulter, gras double, se défend Bergson. Mais Lang ne l'entend pas. Il dépiaute furieusement les restes de langue et continue la bouche pleine :

– Ce n'était pas un hasard. Cet homme attire le malheur sur lui comme la foudre, voyons. Disant ces mots, le commissaire ne sait pas franchement s'il doit compatir avec le Polonais ou le mépriser pour son impuissance face aux coups assénés tour à tour par le destin, le tsar et les Français. Mais quelque chose lui dit que ce n'est pas par hasard que les coups du sort et les malheurs s'enchevêtrent ainsi. Cela ressemble plutôt à une combinaison indéchiffrable, que Podhorecki lui-même ne peut comprendre. Et si lui ne le peut, alors qui ? Dieu ? Le diable ? Le pape ? Rothschild, peut-être ?

– Et s'il mentait ? lance Lang. Et s'il faisait seulement semblant de ne connaître ni la victime ni le meurtrier ?

– Peut-être qu'il ment, mais comment en être sûr, Monsieur le commissaire ? Bergson fait une mine d'enfant perdu.

– Ça ne sera pas bien difficile, répond Lang en repoussant son assiette vide.

2 jul 1845, vingt-deux heures quatorze

La rue de Ponthieu ne se distingue pas des autres rues adjacentes aux Champs-Élysées. Et l'immeuble du 30 rue de Ponthieu ne se distingue pas des immeubles voisins. Gris, lourd et populaire. À hauteur d'homme, il est maculé de plusieurs couches d'affiches colorées qui s'écaillent. Mais l'inconnu dans sa redingote noire dirige son regard bien plus haut, quoique de la rue il soit impossible d'apercevoir les fenêtres des mansardes.

Il traverse la rue d'un pas rapide. Il frappe au guichet de bois découpé dans la porte cochère. On ouvre et c'est d'abord une odeur de calvados. Puis le concierge se montre, avec son visage mal rasé qui pend de manière abjecte à l'ossature de son crâne. Le portier recule immédiatement pour libérer l'entrée.

L'intérieur de l'immeuble n'a lui non plus rien de particulier. À droite, la porte de la loge, à gauche, le colimaçon de l'escalier dans lequel flottent des relents de pisse de chat et de chou cuit et recuit. Au fond, la porte d'une cour avec des latrines et un jardinet microscopique que personne n'entretient, envahi par les bardanes et les orties.

Le concierge réapparaît. Il a l'air raide, et ce n'est pas seulement parce qu'il a passé un manteau et une chemise amidonnée en allant chercher le double de la clef de la mansarde.

– S'il revient, tu n'as qu'à siffler ça, tu connais?

Quelques mesures sifflées faux, mais le portier hoche la tête.

– Tu le baratines le temps que je m'en aille. Ensuite, tu m'oublies. Jusqu'à ce que je revienne. Parce que je vais revenir, tu te souviens?

Il prend la clef dans la main du concierge qui s'incline servilement. Quatre étages de marches grinçantes, une porte sans sonnette. Il lève le poing comme s'il allait frapper. Il arrête son geste à mi-course.

La clef crisse en tournant dans la serrure. Derrière la porte, un petit vestibule. Deux pas plus loin, une nouvelle porte. La salle à manger : une table, deux chaises, un récipient de cuivre avec un robinet posé sur une petite commode. Derrière, en

enfilade, le salon couvert d'un immonde tapis noir à fleurs jaune pisseux. Au-dessus de la cheminée, un médaillon à l'effigie du maître des lieux.

Ce portrait, pourtant idéalisé, ne parvient pas à cacher les signes de la maladie qui le ronge peu à peu. Comme si quelqu'un avait repassé les traits de son visage avec un couteau. Seuls ses yeux n'ont pas changé – telles des lentilles aspirant goulûment la lumière pour ne plus jamais la restituer.

Puis la chambre à coucher. Sur le lit défait, on a jeté un burnous arabe, l'un des souvenirs les moins préjudiciables qu'un dandy puisse rapporter d'un voyage en Orient. Au-dessus, dans un cadre doré, est accrochée une tapisserie. On y voit deux vieillards en manteau à la polonaise se faire l'accolade.

À côté du lit, une pipe à eau et une petite table de nuit sur laquelle sont posés un bougeoir et un vase en cuivre. À l'intérieur, des cendres encore tièdes et une petite fiole en verre marron. Il la saisit, essuie la poussière grise, la secoue et tente dans la pénombre d'en estimer le contenu. Depuis la dernière fois, la moitié au moins du laudanum a disparu. Trop vite, oui, bien trop vite.

Il replace la petite bouteille dans le vase. Il retourne au salon et voit dans le miroir, au-dessus du guéridon, le reflet d'une jeune fille en costume suisse. Encore une de ces affreuses tapisseries venues d'une demeure lointaine et qui jurent dans cet intérieur.

Son regard balaie le mur pour s'arrêter sur le plateau du guéridon où s'amoncellent cahiers, plumes, livres qu'il n'a certainement pas lus, feuilles griffonnées en long et en travers, biffées, abondamment annotées dans la marge.

Il va à la fenêtre qui laisse tomber dans cet intérieur les reflets rouge sang du soleil couchant. Il abaisse le store en veillant à ne pas abîmer les géraniums devant la fenêtre. Lentement, avec hésitation, comme pour éprouver tout le poids de son geste, il s'assied derrière le guéridon.

Il tire de sa poche une bougie. Il gâche trois allumettes avant de parvenir à l'allumer. Il fourre dans sa poche de redingote les petits bouts de bois brûlés.

Dans la lumière vacillante, il passe en revue les papiers. Méthodiquement, comme si on lui avait mis entre les mains

une collection de papillons rares. Il porte à ses yeux chaque feuille, l'une après l'autre, puis les repose soigneusement à leur place. Certaines aussitôt, comme si elles lui étaient familières, sur d'autres il s'attarde des minutes entières.

À l'observer de loin, on pourrait croire qu'il survole le journal de la veille. Mais ses mains tremblent. Ses yeux concentrés déchiffrent des phrases d'une écriture nerveuse et étirée. Il boit ces mots, un à un, jusqu'à les sentir circuler dans ses veines.

En eux était le commencement, en eux est inscrit ce qui est à venir. Et la fin de tout.

Il ne sait pas combien de temps a passé. Une heure, une heure et demie. Le sifflement qui vient d'en bas mettra encore un bon moment à l'arracher à ce tourbillon de phrases qui envahit son cerveau en avalanche. Il se lève d'un bond, éteint la bougie, la cire fondue lui brûle les doigts quand il l'enfonce dans sa poche. Il court à la porte, donne un tour de clef.

Il n'arrive à calmer le rythme de ses pas qu'à la moitié de l'escalier.

En bas, le concierge parle avec un homme petit en frac noir, gilet noir et chemise à col haut. Seuls ses gants jaunes et le pommeau doré de sa canne donnent un léger rehaut à la monotonie de sa tenue. Il passe devant eux sans mot dire mais se demande si les battements de son cœur ne vont pas le trahir. Il a eu le temps d'entendre tout bas : – Qui est-ce ? Et la réponse : – Personne.

Le vieux concierge sait être convaincant dans le mensonge.

3 jul 1845, dix heures trente

Les grandes roues de la voiture de police tressautent sur le pont de l'Archevêché. Elles s'arrêtent devant un petit bâtiment sans étage au toit pentu. Podhorecki le connaît bien. Tout le monde à Paris le connaît. Et prie pour ne jamais y échouer.

– Bienvenue à la morgue. – Bergson rit en poussant Podhorecki vers l'entrée. – Le commissaire nous attend.

À l'intérieur, il fait frais. Agréable contraste avec la canicule qui règne dans les rues. Mais loin d'être vivifiante, cette fraîcheur

évoque uniquement la mort omniprésente entre ces murs. Car ils se trouvent dans le dernier refuge de la grande famille des parias, conservés ici avant d'être jetés dans une sépulture anonyme.

Ils traversent plusieurs salles. Dans la première, des croque-morts munis de masques mettent en bière des cadavres enfermés dans des sacs qui ont déjà servi. Dans la suivante, une autopsie vient de se terminer. Les restes de la dissection ne ressemblent plus à un corps à proprement parler. Podhorecki détourne le regard de ces gros quartiers de viande sanguinolente.

Lang attend devant une table en pierre. Ses yeux, comme des grattons plantés dans du saindoux, scrutent Podhorecki.

Son visage est déjà à moitié mort, pense-t-il et à tout hasard il se met bien en tête son signalement : ses cheveux gris lui donnent une allure de vieillard, alors qu'il n'a qu'une quarantaine d'années tout au plus. Visage allongé aux traits jadis réguliers, moustache lui recouvrant la lèvre supérieure, barbe en bataille. Seule une cicatrice vient l'enlaidir – une large entaille lui barre le sourcil et lui burine la joue avant de se perdre dans la broussaille de ses poils drus et grisonnants.

Lang ne peut savoir qu'il s'agit là du souvenir laissé par un coup de sabre cosaque, responsable de la quasi-disparition du sourire et de toute marque d'émotion sur le visage de Podhorecki. Mais plus étranges encore sont ses yeux profondément enchâssés sous des sourcils touffus, comme recouverts d'un voile. Même quand Podhorecki fait face à son interlocuteur, on ne sait si son regard parvient jusqu'au visage ou s'il se disperse dans l'espace qui les sépare.

Est-ce encore un être humain? se demande Lang. C'est la première fois qu'il voit un novice à la morgue que l'odeur de la mort n'étrangle pas et qu'on n'a pas à réanimer.

– Regarde bien, lance Lang à Podhorecki en arrachant le drap blanc de la table. Geste trop théâtral, peut-être, et d'ailleurs n'était-ce pas cette situation tout entière qui sentait la mise en scène? De toute façon Podhorecki savait, avant même qu'il se passe quoi que ce soit, que c'était un piège. Il s'était préparé à ce qu'il allait voir : la boîte crânienne décalottée par le coup de feu de son monstrueux tromblon, les yeux brûlés, la peau dévorée par les flammes, le sang séché

coagulé aux restes de cheveux carbonisés. Et pourtant il doit faire un effort pour se retenir de vomir sur la dépouille racornie de son ami, Janek Żebro-Kownacki.

– Tu le connaissais? Réfléchis bien. Lang regarde Podhorecki avec insistance. Il veut à tout prix pouvoir lire le mensonge sur son visage.

– Je ne le connaissais pas. – Podhorecki répond vite, trop vite peut-être. – Mais je pense que même sa propre mère ne l'aurait pas reconnu.

– Même sa mère, c'est dire que si c'était ton propre frère tu ne l'aurais pas reconnu...

– Vraiment? – Podhorecki force un demi-sourire ironique sur son visage. – La logique dans la police, c'est comme les coups de matraque, ça vous coupe les pattes.

– Tu riras moins demain quand ta tête tombera dans le panier de la guillotine. Tiens, on dirait que ton sourire s'éteint sur ta gueule. Alors je profite de l'occasion pour te poser la question une dernière fois : tu jures que tu ne l'as jamais vu?

– J'ai juré autrefois, répond Podhorecki sans un moment d'hésitation. Et jamais plus je ne jurerai.

– Dommage. Et tu as un autre moyen de me convaincre que tu n'as rien à voir avec ce malheureux?

– Non. – Podhorecki se tourne vers Lang et le regarde comme s'il voulait lui cracher à la figure. – Comme ça, vous pouvez m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis, m'envoyer à l'échafaud et boucler l'affaire!

– Pourquoi pas? Mais d'un autre côté, c'est trop peu douloureux, tu ne trouves pas? La lame tombe, tu fais dans ton froc et tchac. Tu ne sens rien du tout. Et quand ça ne fait pas mal, la vie perd toute sa saveur. Sans parler de la mort. N'est-ce pas, Podhorecki? Alors, continue comme ça à t'obstiner, et je te promets de t'en faire baver jusqu'au bout.

– Vous aurez du mal à me faire peur, commissaire.

– Tu es sûr? Et qu'est-ce que tu dis de ça, voilà le tableau : nu, dans la neige, tu cours entre deux colonnes de fantassins pendant qu'ils te frappent le dos à coups de bâton. Tu sens la douleur de tes reins roués de coups? Tu vois ton sang sur la neige? Ce sang que tu craches. J'espère que tu comprends, maintenant : soit tu deviens gentil, soit c'est adieu douce

France. Tes amis russes t'accueilleront certainement à bras ouverts. Ils sauront s'occuper de toi.

Lang remarque avec plaisir de l'inquiétude dans les yeux de Podhorecki.

Il a quand même peur de quelque chose.

– Écoute-moi bien. Je devrais te boucler pour de bon. Et je le ferais avec joie, parce que dès qu'il y a quelque chose qui cloche, il y a toujours un de tes semblables dans les parages! Mais je sais que le meurtre, ce n'est pas ton fort. Sauf si tu devais te tuer. D'ailleurs, ça m'étonne que tu ne l'aies pas encore fait.

Lang est certain que ses mots ont fait mouche quand il voit poindre sur le visage pâle comme la mort de Podhorecki un fragment de sourire.

– Je suis au courant pour ta femme, tes enfants, ta fuite. Tout. Le commissaire appuie bien sur ce dernier mot.

– N'importe qui à ma place se serait tiré une balle dans la tête, murmure Podhorecki comme s'il faisait cette confession à tous les morts de la morgue.

– Mais toi, tu te persuades que la vie est un châtement encore plus cruel? ajoute le commissaire. Quel faux-fuyant pitoyable pour un joueur et un débauché. Tes compatriotes te prennent pour un héros et toi? Ton deuil, tu le vis plutôt seul.

Podhorecki se tait. Qu'est-ce qu'il devrait dire? Que lorsqu'il entend son prénom, il ne se retourne même pas? Parce qu'il ne sait pas qui il est. En revanche, il a le sentiment que le passé le consume à petit feu. Il attend juste d'être réduit en cendres et peut-être qu'alors, de ses cendres, renaîtra un homme nouveau. Ou peut-être pas un homme. Un monstre. N'importe quoi. Même n'importe quoi, ce serait toujours mieux que ce rien primaire qu'est l'Adam Podhorecki d'hier et d'aujourd'hui.

Lang attend un instant. Il change de ton.

– Cette fois-ci, tu ne duperas personne, ni toi ni moi. Tu vois de quoi je parle? – Le commissaire chuchote presque.

– N'essaie même pas de le nier : il y a un lien entre toi et le meurtrier. Tu ne le saisis pas encore, moi non plus, mais il existe. Il voulait que ce soit toi, justement toi, qui envoies ce malheureux vers l'au-delà. Réfléchis, il a fait de toi son complice. C'était comme une invitation, il t'a fait entrer dans sa partie. Efficace

en tout point, car tu ne pouvais ni faire l'impasse ni décliner, face à quelqu'un qui te suppliait de le tuer.

– Mais pourquoi c'est tombé sur moi? laisse échapper Podhorecki. Cette pensée le poursuivait depuis l'instant où la crosse du pistolet du policier municipal l'avait envoyé mordre la poussière de la Mouffe.

– Il n'y a que toi qui peux répondre. Parce que tant que tu ne comprendras pas ce qui te lie à lui, on ne pourra pas mettre la main sur ce dégénéré. Alors, réfléchis, Podhorecki, réfléchis. Un meurtrier qui se fait un feu d'artifice sur un cadavre, c'est bon pour un roman-feuilleton. Mais ici, on est à Paris, sous Louis-Philippe. Tu saisis? Ici, on fait de l'argent, et la mort on la cache dans des maisons bien tenues comme celle-ci. À quoi bon débâter sur la mort? La mort, ça ne rapporte pas!

Je me suis peut-être un peu emballé, pense Lang en posant un regard inquiet sur Podhorecki et Bergson. Concentre-toi, Henri, concentre-toi.

– Je sais que tu ne feras pas de bêtises. Et tu nous seras plus utile en liberté que derrière des barreaux. Je te laisse partir, mais n'essaie pas de filer, parce que je te retrouverai. D'ici deux jours au plus tard, je veux qu'on se revoie chez toi. J'espère que tu auras quelque chose pour moi qui t'évitera la déportation. Bon, à moins que ton nouveau collègue ne se manifeste avant... Maintenant, trêve de bavardages. Tu peux y aller.

Podhorecki ne bouge pas et son regard se mue en point d'interrogation.

– Eh bien, file, je ne vais pas te flanquer une balle dans le dos, tu sais. Sauf si tu me le demandes gentiment. Ah, j'oubliais, vous les Polonais, vous êtes trop fiers pour demander. Dis, comment ça fonctionne chez vous, Podhorecki? lance le commissaire en direction de ces épaules courbées qui s'éloignent. Vous attendez de souffrir à quel point pour demander qu'on vous achève?

3 jul 1845, onze heures cinquante-trois

La ville entière est tapie dans un voile épais qui poisse les corps en sueur. La boue omniprésente du début du printemps aux journées les plus chaudes de l'été s'est figée en un tapis

crevassé. Le pas régulier des passants, les sabots des chevaux, les roues de voitures soulèvent dans l'air des nuées de poussière. Mélangée aux effluves épais des milliers de cheminées parisiennes, elle colle aux yeux et transforme la ville en un fantôme d'elle-même.

Ici, toute l'année, la boue est la toile de fond, le compagnon, le commencement, l'aboutissement et la fin de tout. Quand tu nais, elle s'immisce dans ton berceau. Quand on t'emmène au cimetière, ton linceul et ton cercueil, qu'il soit doré ou bricolé avec quatre planches, tout est maculé de boue de haut en bas. De la boue sur les souliers des gens en deuil, sur le mouchoir que la veuve porte à ses yeux. Des flots de boue projetés par les roues du corbillard comme un dernier souvenir aux passants de ta part. Le curé, tandis qu'il bénit ta dépouille, décolle du doigt la croûte qui lui couvre les oreilles.

Dans la boue nauséabonde, on trouve aussi les esprits et les cœurs qui n'ont pas trouvé où se loger ailleurs. Pour tout le reste, les Parisiens ont des housses, des étuis. Pour les fauteuils, les chaises longues, les montres, les cartes à jouer, les pantoufles, et même les coquetiers. La ville entière semble tout affairée au nettoyage, mais la bataille est perdue d'avance.

Le matin, les éboueurs équipés d'énormes pelles détachent du sol et jettent dans d'immenses bennes la couche de la veille. Ici, les maîtresses de maison essuient tous les matins la boue des fenêtres, des murs, des portes, les commis nettoient tout ce qui a été exposé dans la rue. De toutes les fenêtres s'élève de la poussière, lorsqu'on bat les descentes de lit, les tapis, les rideaux, les étuis et les serviettes. Et pourtant, la boue renaît chaque jour comme un organisme vivant, un être immortel qui se répand dans les rues, sur les boulevards et les places.

Le monde doit périr dans les flammes, mais Paris, lui, disparaîtra dans un déluge de boue.

L'été, quand le soleil transforme la boue en poussière, cette ville ne connaît qu'une lumière voilée, se dit Podhorecki en flânant dans le labyrinthe des rues, les recoins perdus de la Cité. Île aux fantômes humains, épaves malmenées au fil des jours et qui ne sortent de leur état de mélancolie boueuse et inconsciente que lorsqu'il faut élever des barricades dans

les rues et faire vaguement de la figuration dans le spectacle vain de la révolution.

Il observe le quartier, les boutiques pleines de vieilleries récoltées chez les défunts, les petits hôtels lugubres et les pensions à quelques sous la nuit, les clochards recroquevillés contre le sol, à qui on a volé le besoin de lever les yeux vers le soleil, les éclopés au nez écrasé au cours d'une rixe et les putes syphilitiques un peu trop paresseuses pour jouer avec conviction le spectacle grotesque de la tentation.

– Le plaisir pour pas cher, chéri, lancent-elles d'une bouche édentée, plus rebutante qu'attirante pour le client. Le cul et le con, que ces termes sont simples et pourtant riches en contenu. Ils vont te plaire, mon cul et mon con, tu vas voir, chéri. Ton chapelain dans le temple de mon con et l'index en sacristain dans le cul, nous bénirons ce monde ignoble !

Le rire de la vieille pute poursuit Podhorecki qui se hâte de quitter l'île en glissant sur les pierres du Pont-Neuf. Il se sent comme le spectateur d'un théâtre minable où le rideau s'ouvre pendant un brusque changement de décor. Tout juste sorti de ce labyrinthe lugubre, digne des *Mystères de Paris*, le voilà maintenant plongé au cœur d'un vaudeville, dans une lumière aveuglante, parmi les calèches, les omnibus et la foule des passants. Mais ce n'est ni l'Odéon, ni les Variétés, ni la Gaîté. Ce théâtre s'appelle la Réalité et seule une balle dans la tête pourrait lui faire quitter cette scène où le traquent à la fois le fantôme de Zebro, le chantage de Lang et la menace du retour du meurtrier. Parce que quelque chose lui dit qu'il va revenir.

– Adam ! – Un cri lui parvient d'un phaéton qui vient s'arrêter tout près de lui. – Qu'est-ce que tu fais là ?

– Pousse-toi. – Podhorecki n'essaie même pas de s'expliquer. Il saute sur le marchepied de la voiture et se fait une petite place sur la banquette à côté du comte Rozumowski. – Conduis-moi aux Batignolles.

– *What a stinking piece of work is a man !* fait le comte, dégoûté. Rentre plutôt chez toi pour dessaouler.

– Toi aussi, tu puerais comme ça si tu avais passé la nuit à la Conciergerie.

– Où ?

– Des cachots, des chaînes, des rats, de la merde jusqu’aux chevilles. Tu vois le tableau? Arrête de me poser des questions et emmène-moi aux Batignolles. Chez Żebro.

3 jul 1845, douze heures dix

– Il n’a pas encore compris?

La question sort d’une capuche rabattue jusqu’aux yeux. Ce n’est pas que le Père Piotr cherche à cacher son visage – il n’en a plus besoin –, mais la lumière l’éblouit alors qu’il remonte la rue Saint-Honoré. Et sans doute est-ce à la protection de la Sainte Vierge qu’ils doivent d’éviter les roues des voitures et les sabots des chevaux.

Le Père Piotr pose la question sans y croire. Cela faisait déjà deux ans que Janek Żebro-Kownacki avait quitté les rangs des Frères de la Résurrection. L’ingrat. Ils avaient soigné son corps de tuberculeux et son âme de syphilitique, sans qu’il eût cessé pour autant de s’adonner au vin bon marché, à l’amour à peine plus cher, et aux cartes chez Gruszczyński. Et quand ils décidèrent de l’envoyer à Rome pour l’éloigner de la ville aux mille tentations, les élèves du Maître s’en sont mêlés.

Ce chien errant d’Antoszwince¹ interfère toujours dans leurs projets. Il a rallié à sa cause Mickiewicz, il a fondé l’Œuvre de Dieu, alors que c’était eux, les résurrectionnistes, qui devaient avoir le monopole sur les âmes des émigrants polonais.

Et Żebro lui-même s’est mis à croire en lui. Il croyait en la bonne nouvelle : le Maître les ramènerait bientôt chez eux. Mais aussi en la mauvaise : le diable habite sur la colline du Vatican. C’est ainsi qu’il s’était détourné du jeu, des putes et des résurrectionnistes.

– Maintenant, il se claquemure aux Batignolles, il laisse son esprit agir sur son corps et attend qu’un miracle arrive.

– Comme tous les autres, fait le jeune prêtre qui avance à petits pas à côté de son supérieur.

– Et quoi? Toujours pas de miracle, mais des moqueries et du blasphème! Et pendant ce temps, leur espèce de Maître

1. Andrzej Towiański (le Maître), fondateur de l’Œuvre de Dieu, était né en 1799 à Antoszwince près de Vilnius.

(qu'il aille se faire dévorer en enfer) est allé s'installer tranquillement en Suisse et se goinfrer de bonbons aux fraises de Moscou. Et ton Žebro crève de faim.

– Je n'ai pas pu lui faire accepter le moindre franc, confirme le jeune homme en soutane. Il m'a dit que l'argent n'avait pas de valeur sur terre, que seuls le Christ, son Maître et Napoléon valaient quelque chose.

– Dieu demande parfois que l'on bride les âmes fières, celles qui brillent trop fort. – Le Père Piotr s'arrête, les jambes écartées au-dessus du caniveau, il enfonce son regard dans les pupilles du jeune prêtre. – Tu comprends ?

Il comprend. Peut-être même trop bien. Il répond donc un rapide : Amen, comme s'il ne voulait pas que le sens de ces mots s'incrute dans sa tête.

– La conscience peut être un obstacle aux grandes choses, continue le Père Piotr sans prêter attention aux doutes de son interlocuteur ni à deux chevaux sur l'œil, effrayés par les jurons d'un cocher. Souviens-toi que tout ce que tu fais au nom du Seigneur te sera pardonné. – Il bénit le jeune prêtre et les chevaux dans le même élan. – Ces renégats mourront, oui ils doivent mourir, afin que nous, qui sommes vigoureux et redoutables, puissions vivre jusqu'au Jugement dernier.

Mais c'était hier. Aujourd'hui, le jeune prêtre doit relever sa soutane pour se frayer un chemin à travers les papiers et les livres qui jonchent le sol de la chambre de Žebro. Il ramasse un petit livre encore ouvert. Il lit : « Si votre sentiment est bon, et qu'à cause de Dieu vous l'abandonniez pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantage. »

Il ferme les paupières. La suite, il la connaît.

« Mais si Dieu est au milieu de nous, il est quelquefois nécessaire de renoncer à notre sentiment pour le bien de la paix². »

Pour le bien. Grande chose que cela. Le Père Piotr tenait le même discours.

Il rouvre les yeux et regarde la couverture du livre. Pas besoin de vérifier. *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis. Il le connaît par cœur, mot pour mot. Il ramasse par

2. *L'Imitation de Jésus-Christ*, Thomas à Kempis, traduction de F. R. de Lamennais, livre I, chapitre 9.

terre d'autres volumes. *Paroles d'un croyant* du Père Lamennais et une brochure du *Banquet*, exposé de la doctrine du Maître qu'il jette dans un coin comme s'il avait peur que ce charabia contagieux ne lui remonte dans les veines. À quel point cela est contagieux, il s'en persuade à la vue des feuilles volantes recouvertes de l'écriture de Żebro.

*Gloire à toi, insondable Esprit !
Seigneur de la Nature !
Le monde visible et ses créatures
Dans l'éternel tourment pris
Appellent « Saint ! Saint ! Saint ! »
Les yeux fixés sur la pureté de la croix
D'une goutte de sang...
Souill...*

Le poème s'interrompt au beau milieu d'un mot. Sur une autre feuille, des phrases similaires, comme des variations sur le même thème. Et à nouveau des strophes légèrement modifiées notées d'une écriture pressée. Rien d'abouti. Comme si Żebro s'était exercé à retranscrire les pensées d'autrui. Comme s'il s'était épuisé à les copier sans parvenir à leur donner une tournure personnelle.

Le prêtre reprend sa lecture, lorsque des voix derrière la fenêtre s'immiscent soudain entre les mots. Deux voix d'hommes – pressantes – et une voix de femme. Enfin, moins une voix qu'un beuglement furieux, accompagné des pleurs déchirants d'un enfant.

Il colle son nez à la vitre au verre irrégulier.

Pourquoi se disputent-ils ?

Il n'entend pas, mais les regards et les doigts tendus vers le corps de bâtiment en pierre où habitait Żebro en disent plus que des mots : il faut s'enfuir.

3 jul 1845, douze heures quinze

– Et moins fort, c'est possible ?

Une jeune fille rougeaude, grimaçant comme si elle venait d'ingurgiter des pommes trop acides, ouvre la porte. Dans ses bras s'agite un bébé hurlant.

- Bonjour, madame. Nous cherchons Janek Żebro...
- Aah, encore des Polonais! Elle interrompt Podhorecki et, sans qu'on sache pourquoi, explose en un hurlement rageur : Il est pas là! Il est pas là, je vous dis! Aujourd'hui, je l'ai pas vu! – Son cri s'accompagne d'un relent aigre de vin à peine digéré. – C'est qu'un va-nu-pieds, il traîne avec des types louches avec des têtes de curetons et qui font rien qu'à prier tout le temps!
- Ça lui arrive souvent de disparaître comme ça?
- Et qu'est-ce que ça peut me faire? Tant qu'il paye son loyer, il peut toujours aller se... Elle s'interrompt : une pièce de monnaie vient d'atterrir dans sa main sale. Rozumowski a trouvé comment calmer la mégère.
- Les gens parlent. – La femme baisse la voix comme si en échange d'un franc elle allait trahir le plus grand secret du royaume. – Ils disent qu'ils voulaient ressusciter Napoléon. Mais leur Maître, il s'est fait virer de France par la police parce qu'il avait prédit la mort du successeur du trône. Et peut-être même qu'il l'aurait... Elle se signe de la main gauche, car de la droite elle tient toujours son couffin.
- Est-ce qu'il a reçu de la visite? demande Podhorecki. Pour toute réponse, la femme sort de sa chemise un sein qu'elle fiche dans le bec du bambin. Adam avale sa salive, puis demande à nouveau : Quelqu'un est venu hier?
- Après minuit, il y a un type qui est venu.
- Podhorecki se rue sur la femme.
- Tu sais qui c'était? demande-t-il comme s'il voulait lui arracher la réponse de force.
- Aucune idée! La femme recule brusquement et l'enfant qui a perdu son téton se remet à brailler.
- Il ressemblait à quoi? Podhorecki n'abandonne pas. *Gadaże, pijane ścierwo*³, grogne-t-il encore en polonais pour l'impressionner.
- Eh quoi? Vous êtes de la police? Nous, on est des gens qui font pas d'histoires! La femme veut claquer la porte derrière elle, mais Rozumowski l'arrête au dernier moment en lui fichant une nouvelle pièce de un franc dans la main.
- Écoutez, c'est un ami que nous cherchons.

3. *Mais parle, charogne avinée.*

– Chut, chut. – La mère essaye de calmer le môme en pleurs, mais en vain. Elle doit crier pour couvrir les vagissements du petit. – J’ai pas bien vu, il était plutôt grand. Je crois. Il faisait noir. Mais c’était aussi un Polonais. Pourquoi vous me zieutez comme ça? Ça s’entendait. La voiture l’a attendu longtemps, mais je n’ai pas vu le cocher. Ensuite, ils sont sortis ensemble et ils sont partis. Ils avaient dû boire un coup parce que Janek tenait pas fort sur ses jambes. L’autre devait presque le porter. Bon, et je l’ai pas revu depuis ce moment-là, je crois.

– Quelqu’un d’autre est venu? demande Podhorecki.

– Je ne sais pas. Je dormais. Boire un bon coup, ça fait mieux dormir que tirer un petit coup. – La femme s’imagine sûrement que ses lèvres sont aguicheuses. – Ben quoi? Qu’est-ce qui s’est passé?

Rozumowski jette un regard inquiet à Podhorecki. Adam détourne le regard.

– C’est pas tes affaires. – Podhorecki lance sa réponse comme un bout de bidoche. – On va l’attendre.

– Attendez si vous voulez. De toute façon il ne ferme jamais sa porte.

3 jul 1845, douze heures vingt

La chambre de Żebro aurait pu rappeler à Podhorecki une cellule de moine, imprégnée d’urine et de l’esprit des Écritures, s’il n’y avait eu ce douceâtre et persistant parfum de clou de girofle. Sans même parler du typhon qui avait renversé les chaises et fait tomber les livres des rayonnages. Ou bien était-ce un homme? Car un typhon n’aurait pas arraché systématiquement les lattes du plancher, comme s’il cherchait, Dieu me pardonne, le diable sait quoi.

Du reste, a-t-on jamais vu un typhon aux Batignolles?

– Laudanum. – Podhorecki reconnaît le parfum de l’opium dilué dans l’alcool assaisonné d’épices. – Il a dû reprendre ses esprits seulement lorsqu’il a pris feu.

– *For goodness’ sake*, s’emporte le comte. Dis-moi ce qui s’est passé ici!

– Si je savais. Podhorecki relève un fauteuil renversé. Sur les accoudoirs, on voit pendouiller des liens sectionnés.

– Mais dis-moi, à la fin, ce qui est arrivé à Žebro! Rozumowski attrape Podhorecki par l'épaule et le secoue comme pour en faire sortir la vérité ou quoi que ce soit qui aurait pu chasser l'inquiétude de son esprit.

– Plus tard. Adam repousse les mains du comte. Avant qu'elles ne puissent s'abattre à nouveau sur lui, il se penche pour tirer un livre de sous une pile de papiers.

La couverture lui est familière. Des lettres mal imprimées, la dorure effacée : A. Mickiewicz, *Les Aïeux*. Il tourne les pages de papier grossier. Quelqu'un a écrit dessus. Ou plutôt, il n'a pas écrit, mais gravé à la plume, comme pour gratter les mots imprimés et les remplacer par les siens.

Il déchiffre avec difficulté les phrases qui se détachent de cet étrange palimpseste où se sont déversées violence sauvage et haine malade. Certaines sont délavées, d'autres ne sont pas achevées, dans d'autres encore les lettres disparaissent dans les crevasses du papier déchiré, sans compter celles que recouvre une encre étrange et pâle.

Ce n'est pas de l'encre – cette pensée frappe Podhorecki comme le récent coup de crosse de l'agent de police. Dès le premier coup d'œil, il comprend que ça n'est pas l'écriture de Žebro, elle est totalement différente, des lettres allongées, déliées, les mots coulent sur le papier comme une vague irrégulière.

Il n'y a pas de doute : ce message incompréhensible qui traînait par terre était écrit avec du sang.

Mais le sang de qui ?

3 jul, treize heures quarante-six

Elle a retiré sa coiffe après avoir longtemps lutté avec sa pudeur. Toute feinte, Jacques Lacanal n'en a pas le moindre doute. Maintenant, sa bonne est sûrement en train de défaire les agrafes qui maintiennent sa robe à son corsage décolleté. Le taffetas jaune pâle est peut-être en train de glisser de ses épaules pour révéler les petits rubans entortillés de son corset, car elle a dû s'habiller à la hâte dès que son mari a disparu derrière la porte.

Maintenant, le jupon. Ses falbalas s'accrochent aux baleines de la crinoline. Lacanal regrette que la dame se cache encore derrière le paravent. Il aimerait voir cette trouvaille que les couturiers parisiens ont mis trois saisons à créer. Ensuite, le jupon passe par-dessus la tête et dans un instant les bas résille glisseront le long de ses cuisses. Ne restent que le corset, une culotte brodée et des bijoux.

– Monsieur, vous ne pourriez pas...?

– Mais non ! Enfin, je vous avais bien expliqué... – La voix de Lacanal se fait sèche et protocolaire... – Cela ne peut pas se faire à travers les vêtements.

– Et si vous...

– Trop tard. Et vous le savez mieux que moi.

Point besoin de tirer le paravent pour voir ses joues s'empourprer de honte, son buste tressauter sous son corset, la sueur perler entre ses cuisses. Lacanal sait d'ailleurs très bien ce qu'il y découvrira. C'est d'autant plus volontiers qu'il attarde son regard sur les ornements du paravent chinois. Pagodes pointues, cimes enneigées, pins tordus ont plus d'intérêt qu'une vulve aux lèvres tuméfiées et ulcérées, que ce sanctuaire purulent où, en même temps que l'amant, la maladie est venue se fourrer.

– Vous êtes prête ?

Un timide « Oui » arrache Lacanal de son fauteuil.

– Je vous assure, chère madame, que mes yeux en ont vu d'autres et qu'en sortant d'ici toutes les dames sont restées des dames.

Et les putains, des putains, ajoute en pensée Jacques Lacanal, debout entre les jambes largement écartées de madame... Peu importe son nom. La discrétion est un des piliers de la réputation de son cabinet spécialisé en maladies honteuses, rue de Marivaux.

Il avait choisi un emplacement idéal, à l'angle du boulevard des Italiens, quasiment à mi-chemin entre Notre-Dame-de-Lorette et le Palais-Royal. Ancien temple du libertinage parisien, le Palais-Royal s'éteint peu à peu depuis qu'on en a chassé les centaines de courtisanes de rite ancien à moitié nues, prêtresses poudrées ne connaissant ni la honte ni le péché. Il en est tout autrement aux abords de l'église Notre-Dame-de-Lorette : c'est par troupeaux entiers que viennent y

faire leur trou les lorettes, libertines d'une nouvelle confession qui soulèvent leurs jupons et écartent leurs jambes plus vite qu'elles ne tombent le masque de la décence et de la vertu.

Lacanal ne peut pas se plaindre de manquer d'occupation – il a dans sa clientèle des prostituées des deux confessions, leurs clients ainsi que les femmes de leurs clients, infectées par leur mari ou leurs amants. Son esprit clairvoyant, sa sagesse, son sens de l'observation, sa patience, son calme, sa posture inspirant le respect et sa noble physionomie éveillent chez les patients une confiance qui confine à l'adoration. Ils ne considèrent pas seulement Lacanal comme un éminent spécialiste des affections honteuses, mais aussi comme un confident et le médecin des âmes égarées. Devant lui, ils se dépouillent – au sens propre – de leurs taffetas, soies, cachemire, névroses, hystérie, anémie et autres obsessions. Et ils croient résolument que Lacanal va les débarrasser de cette malédiction qu'est la maladie.

Une brève auscultation et le docteur sait tout.

– Je vous conseille de partir quelque temps. On ne peut pas soigner la syphilis en cachette de son époux s'il est là. Car je suppose que votre cher époux n'est au courant de rien? Me trompé-je?

La larme qui tombe au creux de sa poitrine est une réponse suffisante.

– Et envoyez-moi s'il vous plaît votre petit jeune homme, lui aussi aura besoin d'un traitement...

– Lui?! Il peut crever!

– Mais enfin, chère madame, c'est inconvenant. Rhabiliez-vous, pendant ce temps je vous rédige...

Lacanal est coupé dans sa phrase par le hurlement que pousse soudain la dame nue. Cela s'accompagne du très savant ballet des cuisses et des mains qui tentent de dissimuler tout ce que ne devrait pas voir la créature mi-homme, mi-revenant – à en juger par son regard vide –, qui vient de forcer la porte du cabinet. Lacanal n'a pas besoin de se retourner pour le voir. Dans le miroir qui lui fait face, il peut lire distinctement la folie sur le visage de Podhorecki.

- Espèce d’idiot, ça va te coûter... – Lacanal voudrait même lui donner la somme exacte, mais le regard de son ami l’empêche de faire l’addition de tête pour cette visite interrompue.
- Qu’est-ce qui t’arrive ?
- Après, après. Pour l’instant, tu dis au revoir à la dame et tu viens avec moi.
- Pour quoi faire ?
- Tu verras, lance Podhorecki, mais Lacanal n’a de toute façon pas l’intention de résister. Contre ces deux-là, un Polonais doublé d’un fou dans le même corps, un Français désarmé et une femme nue syphilitique ne font pas le poids.

3 jul 1845, seize heures trente-deux

Gruszczyński se remet à battre un jeu de cartes. Rozumowski tire sur son cigare éteint depuis longtemps. Lacanal essaie de prendre des notes dans un épais carnet. Mais il biffe systématiquement ce qu’il vient d’écrire. Comme si le papier n’arrivait pas à y croire.

Rozumowski venait de déverser sur la table de jeu toute sa rage impuissante et le propriétaire du tripot un flot de sanglots hystériques à l’annonce de la mort du « fiston ». Sans l’intervention de Lacanal, qui dut employer la méthode thérapeutique traditionnelle de la gifle, le pauvre joueur se serait étranglé.

– Donc, l’assassin va chez Żebro, l’attache, lui fait boire du laudanum, lui fait traverser tout Paris en voiture jusqu’à la Mouffe, imbibe ses vêtements d’éther, lui coupe les mains, lui met le feu, tout ça pour qu’au bout du compte Adam lui tire une balle dans la tête, dit Lacanal pour essayer de remettre de l’ordre dans les paroles que Podhorecki, un peu plus tôt, lui avait déversées en un récit chaotique. Il hoche la tête, incrédule.

– C’est de la folie pure. – Gruszczyński se gratte derrière l’oreille comme s’il voulait se creuser le ciboulot et en extraire un savoir secret. Mais soit ce savoir s’est épuisé, soit il ne s’est jamais trouvé là, car on n’entend dans le salon que le crissement du doigt parmi les pellicules. – Personne un tant soit peu sain d’esprit ne se serait hasardé à une folie pareille.

– Sauf que si c'était un fou, on l'aurait retrouvé vautré trois pas plus loin, remarque Rozumowski. *Method in the madness!*

– La logique n'exclut pas la folie, surenchérit Lacanal. J'ai connu beaucoup de fous qui se comportaient comme des bourgeois très sensés. Jusqu'à un certain point. Leur esprit fonctionne comme un mécanisme où une vis serait desserrée. Voilà pourquoi, soudain, sans raison particulière, ils se mettent à faire quelque chose de totalement absurde. Et ils sont capables d'en justifier la logique!

– Alors, il suffit de trouver la vis desserrée et de la revisser? demande Gruszczyński.

– Si c'était aussi simple, on serait tous des Prussiens, dit Rozumowski, la bouche tordue dans sourire indéfinissable. Personne d'autre n'a envie de rire.

– Oui, la folie a sa grammaire et sa logique, continue Lacanal. Si seulement on pouvait rédiger son dictionnaire! Mais c'est impossible, car à chaque fou son langage. Certains sont de grands poètes, d'autres de misérables imitateurs ou des graphomanes. Certains, comme de piètres prédicateurs, répètent sans cesse une phrase apprise par cœur, d'autres écrivent des poèmes épiques. Quelque chose me dit que le tueur de Żebro est une sorte de nouveau...

– Personne n'aurait pu faire ça tout seul. – Rozumowski entame une danse autour de la table verte. – Je parie tout ce que j'ai que la clique de cet imposteur lituanien de Towiański et son Mickiewicz, cet écrivain minable, sont impliqués dans la mort de Żebro. Ou alors, c'est l'ambassade de Moscou qui est derrière tout ça! L'Œuvre de Dieu, pouah!

– Tu mériterais une balle pour ce que tu viens de dire! – Gruszczyński bondit de sa chaise. – Mickiewicz s'est peut-être trompé...

Le comte part d'un rire rauque comme si l'image de ses entrailles déchirées par le plomb le chatouillait.

– Tu appelles ça se tromper? *Lord, what fools these mortals be!* Tu sais ce que ton Mickiewicz a écrit au tsar sous la dictée de Towiański? Qu'à l'indocilité croissante des Polonais doivent répondre les nagaïkas des Cosaques, à coups redoublés sur leurs épaules. Ce n'est pas de l'égarement, c'est de la trahison!

– Mais tu vas te taire ! Gruszczyński grince des dents comme s’il avait des cailloux dans la bouche. Mais plus il enrage, plus il remonte le ressort qui tend le comte.

– *Let the world sleep*, d’accord ? Chacun voit midi à sa porte. Tu sais qu’ils acceptent des juifs ? Maintenant, il faudrait qu’on fraternise avec ces youpins. Enfin, il ne faut pas s’étonner. Mickiewicz, avec sa « mère étrangère⁴ », pouah !

– Toi aussi tu l’aimais !

– Oui, et alors ? On voulait tous voir en lui un demi-dieu. Vous vous souvenez comme nous l’avons fêté, lorsqu’il a obtenu sa chaire au Collège de France ? Et la honte, juste après, parce que le petit professeur arrivait à peine à ânonner le français, et qu’il s’est mis à prophétiser ? Les Français aussi, il voulait en faire des towianistes. Du coup, ils l’ont viré de sa chaire comme une divinité païenne. Et maintenant, ce pécore lituanien a du sang sur les mains !

Gruszczyński est à nouveau à deux doigts de bondir sur Rozumowski. Mais Podhorecki le devance :

– Mickiewicz n’a rien à voir là-dedans. Regardez. On dirait bien que le tueur ne l’aime pas. – Podhorecki tire de sa poche *Les Aïeux* et la lettre sanguinolente du meurtrier. – En tout cas, suffisamment peu pour salir sa poésie. Il ouvre le livre aux pages abîmées.

Le comte le lui arrache des mains et s’éloigne aussitôt.

– Si c’est ça la grammaire de la folie, alors moi j’abandonne.
– Le livre glisse sur le velours vert jusqu’au milieu de la table.
– C’est un jeu pour cabalistes.

– Ou peut-être pour... intervient Gruszczyński, pour Mickiewicz.

– C’est le premier des cabalistes ! Il tient ça de sa mère, lance Rozumowski.

– Je ne parle pas de ça, s’emporte Gruszczyński. Le meurtrier a peut-être écrit quelque chose d’important, mais s’il avait aussi effacé quelque chose ?

– Tu dis n’importe quoi, éructe Rozumowski, mais Podhorecki se met lui-même à douter. Il regarde à nouveau les lettres sanglantes. Effectivement, on dirait que le meurtrier s’est acharné

4. Citation d’Adam Mickiewicz : « Il est né d’une mère étrangère », *Les Aïeux*, trad. J. Donguy, M. Masłowski.

avec un plaisir évident sur certains mots. Mais comment les lire s'ils sont effacés?

– Je devrais m'en souvenir, dit Gruszczyński. Et toi, Monsieur le comte, ne fais pas comme si tu avais oublié! Parce que ces mots, à l'époque, entraient tout seuls dans le cœur.

– Le revoilà qui s'emballe avec son pathos! Dans un instant, tu vas encore chialer, gronde Rozumowski.

– Tu ne te souviens pas? – On dirait que Gruszczyński va réellement se mettre à pleurer sur *Les Aïeux*, sur sa Patrie dans les fers, sur le martyr Żebro, sur lui-même, sur la jeunesse imbécile qui s'achève brutalement. – Sławoj, vraiment, tu ne te souviens pas? Les larmes brillent déjà sur ses joues.

– Bien sûr que je me souviens. *Sweet sorrows*, marmonne Rozumowski en guise de réponse et il tend la main vers *Les Aïeux*. Regardez, il s'est acharné sur *La Vision du prêtre Pierre*.

Sous les croûtes qui recouvrent les caractères d'imprimerie, il essaie non sans mal de déchiffrer des mots. Seul « son sang » a été épargné de la furie des traits de plume.

C'est assez pour que Gruszczyński entonne le reste de la prédiction sur le sauveur du peuple à venir :

– *Il est né d'une mère étrangère; son sang est celui des anciens héros,*

Et son nom sera quarante-quatre.

3 jul 1845, seize heures cinquante

– Quarante-quatre, c'est Towiański.

Une voix, ou plutôt un râle de vieillard sorti de poumons desséchés arrive d'on ne sait où. En tout cas, c'est l'impression qu'ils ont avant que la phrase suivante leur permette de localiser l'importun.

– Entre eux, il se raconte que Mickiewicz avait dit à Towiański...

Ils se retournent subitement, la voix est juste derrière eux.

– ... qu'il l'avait vu en rêve se rendre à l'enterrement de Napoléon à Paris sur une calèche à un cheval...

– Świdorski, d'où tu sors comme ça? La question de Gruszczyński n'a pas de sens puisque ce vieil habitué du tripot n'avait pu surgir que d'entre les tentures défraîchies tenant

encore par miracle aux murs du salon. Il n'y a pas d'autre explication. S'il était entré comme tout le monde par la porte, ils l'auraient remarqué tout de suite.

– En Towiański, l'esprit du Christ est revenu sur terre, continue le vieux qui n'a apparemment pas l'intention d'expliquer sa soudaine et inattendue matérialisation.

– Et cet esprit, il aurait été chassé de Lituanie jusqu'en France? Tu délirés, Świderski. Rozumowski secoue la tête.

– La force grandit en lui et lorsqu'il aura quarante-quatre disciples, ensemble ils libéreront la Pologne.

– Il a quarante-quatre poux sous les aisselles, oui! Podhorecki regarde Świderski comme s'il voulait trouver sur son visage la moitié perdue de son sourire. Mais le vieux évite volontairement son regard.

– Et moi je pense que ce quarante-quatre ne désignait pas Towiański, mais plutôt Mickiewicz lui-même... Świderski s'appuie à la table et saisit *Les Aïeux*.

– Mais bien sûr! – Rozumowski lui donne une tape dans le dos. – *Vanity, thy name is Mickiewicz!*

– Dis, le vieux, d'où tu tiens tout ça? demande encore Gruszczyński.

– J'ai compté. Si on multiplie les lettres d'Adam par les lettres de Mickiewicz...

– Attends. – Gruszczyński compte sur ses doigts. – Quatre fois dix. Ça fait quarante.

– Ajoute le prénom.

– Quel prénom?

– Adam. Quatre lettres. Ça fait quarante-quatre.

– Crétin! – Gruszczyński se détourne de Świderski et s'avance vers Lacanal, comme s'il cherchait en lui un allié. – Docteur, fais quelque chose, parce qu'on est tous en train de perdre la tête!

– *There are more things in heaven and on earth...* récite le comte, mais Gruszczyński ne l'écoute pas parce qu'une idée a germé sous son crâne dartreux. – Si Mickiewicz écrivait sur lui-même, cela veut dire qu'en effaçant le quarante-quatre le meurtrier voulait l'effacer sur le papier!

– Bravo, mon petit Socrate de Podlachie! – Podhorecki se met à applaudir juste sous le nez de Gruszczyński comme pour

le réveiller. – Continue, vas-y, éclaire-nous de tes lumières puisque tu es si brillant!

Mais Gruszczyński se tait, comme si ses propres paroles l'avaient effrayé.

– Non, tu ne veux pas? – Podhorecki regarde Gruszczyński avec un mélange de mépris et de pitié. – Très bien, laisse-moi finir pour toi. Le meurtrier ne veut pas seulement effacer Mickiewicz sur le papier. Il veut réellement l'effacer de la surface de la terre.

– Ça ne sera pas une grosse perte, marmonne Rozumowski.

– Retire ça, retire ce que tu viens de dire! gronde Gruszczyński. C'est lui qui a installé Towiański et c'est lui qui nous en débarrassera. Pourvu qu'il ouvre enfin les yeux.

– C'est toi qui es aveugle, s'emporte le comte. Mickiewicz, il est fini. *The rest is silence*. Il n'y aura plus de *Messire Thaddée* ni de nouveaux *Aïeux*, seulement de fausses prophéties.

– Imbécile! Gruszczyński est à court d'arguments.

Effacer Mickiewicz. Le tuer. Mais comment?

Podhorecki regarde à la ronde, il veut encore demander quelque chose à Świdorski mais le vieux a filé aussi vite qu'il était apparu. Soudain, sans laisser de trace; sinon l'odeur d'une vieille femme embarrassée.

– À force, il n'aura plus que du vin dans les veines, dit Gruszczyński en flairant dans le salon un autre genre d'effluve. On pourra bientôt lui poser un robinet et tirer du bourgogne.

– Je ne le conseille pas, ça aura tourné à la piquette, lance Podhorecki tout en prenant *Les Aïeux* des mains de son hôte. Il tourne les pages et scrute l'inscription sanguinolente pour essayer d'y déchiffrer une histoire dont il ne connaît ni le commencement ni la fin. Et sans doute n'y a-t-il pas de fin. On dirait que le meurtrier engage avec le poète une joute mortelle, effaçant certains mots, en soulignant d'autres deux fois, voire trois.

C'est avec une passion singulière qu'il a entouré les croix et les chemins de croix dans cette vision du jugement de la Pologne. La France joue le rôle de Ponce Pilate et les souverains d'Europe incarnent la foule qui exige que la Pologne soit conduite au Calvaire.

Répété trois fois par Mickiewicz et entouré ici trois fois, avec du sang roussâtre desséché, « Crucifie-le » saute aux yeux.

Dans ces lignes tortueuses et discontinues, il n'y a pourtant pas cette certitude frappante de la prophétie elle-même. Comme si l'assassin de Żebro ne savait toujours pas comment contrecarrer les mots de Mickiewicz. Les coups qu'il assène sont encore peu sûrs, car il ne sait pas tout à fait pour quelle raison et au nom de quoi il veut le condamner; ce qui fait naître chez Podhorecki un sentiment d'espoir. Si le meurtrier n'a pas encore une idée de la suite, peut-être pourra-t-on anticiper ses mouvements?

Une minute, que signifient ces mots avec lesquels il a martyrisé *La Vision du prêtre Pierre*? Podhorecki en déchiffre quelques-uns avec peine. Tout cela ne veut rien dire, ça n'a aucun sens :

*Par-dessus le pont
dorées
abîme
le vieil homme se résigne*

à moins que...

– Cet enfant de putain apprend à faire des rimes, siffle Podhorecki entre ses dents, à présent « cygnes ».

Non, tout cela n'a aucun sens. Mais si eux ne trouvent pas ce que cela signifie, alors... Podhorecki attrape le livre, le jette de rage contre le mur, et laisse encore lui échapper ces mots pleins de résignation :

– De toute façon, on saura tôt ou tard ce que tout ça veut dire.

– Ne salis pas les paroles saintes! crie Gruszczyński, qui hésite entre bondir sur Podhorecki ou se jeter à genoux sur le sol pour demander pardon au Livre pour ce sacrilège. Il opte pour la seconde solution. Mais avant d'essayer la poussière de la couverture avec ses lèvres, il remarque un feuillet qui dépasse du volume tout aplati. Il se relève et lit à haute voix : « J'ai fauté, pardonnez-moi, car plus rien n'épargnera mon âme, Pilchowski innocent. »

– *Good Lord!* C'est Pilchowski, je le savais! Rozumowski se frappe le front de la main mais la retire aussitôt comme s'il avait touché une tôle chauffée à blanc.

– C’est possible, renchérit Gruszczyński, pas moins fébrile. Il rabattait des âmes pour Towiański et s’il le fallait, il passait à tabac les récalcitrants. Il s’est même déclaré esclave de Towiański et a proposé de se rendre à Pétersbourg pour rallier le tsar à la cause de l’Œuvre de Dieu.

– Crétin! enrage Rozumowski.

– Peut-être pas si crétin que ça, songe Podhorecki. Car les towianistes lui ont rassemblé un petit pécule pour l’expédition qu’il a ensuite dilapidé sans la moindre intention de quitter Paris.

– On dit qu’il trame quelque chose contre Mickiewicz, poursuit Gruszczyński. Tout ce qu’il veut c’est le liquider et reprendre la main sur le Cercle. Et on dirait que Żebro a tenté de l’en empêcher...

– Il nous a filé entre les doigts! Il aurait fallu le clouer sur place, Żebro serait encore en vie! – Rozumowski, en pleine agitation, tour à tour se frappe le front ou se prend la tête à deux mains. – Et avant de le tuer, il a forcé Żebro à lui écrire un certificat d’innocence.

– Ce n’est pas Pilchowski, l’interrompt Podhorecki.

– Qu’est-ce que tu racontes, *neither rhyme or reason!*

– Écoute, on perd notre temps. Et cette lettre a pour but de tourner nos soupçons vers Pilchowski, car le meurtrier veut gagner du temps. – Podhorecki a du mal à contenir sa colère. – Pilchowski est un lâche. J’ai senti sa peur infecte quand il a joué son va-tout. Ce genre de peur peut conduire au crime, mais à un crime rapide, impulsif, sans une once de finesse. Et aussitôt la fuite. Alors que le meurtrier de Żebro ne fuit pas. Il nous fait entrer dans son jeu. Il joue gros comme si ce risque l’excitait.

– Dieu tout-puissant, grogne Rozumowski tout en se dirigeant vers la sortie. Continue à chercher ton fantôme si tu veux, moi je vais m’occuper de trouver l’assassin. Je n’ai pas besoin de votre aide! La police n’aura pas le temps de se retourner que les poissons de la Seine auront bouffé cet enfant de putain!

– Imbécile! Podhorecki tourne les talons. Lui aussi voudrait partir, laisser tout ce petit monde à ses jacasseries ineptes. Mais avant même qu’il se soit décidé à tirer le rideau, il voit dans le cadre de la porte une silhouette auréolée d’une couronne éparse de cheveux gris.

– Sainte Vierge de l’Immaculée Conception ! Il l’a enlevée !
crie l’abbé Dzieżyński en se ruant vers Gruszczyński. Tous pen-
sent que c’est pour l’écharper. Mais la cible de l’ecclésiastique
est tout autre : il a repéré sur la table un verre encore rempli de
vin. L’abbé portait déjà le verre à ses lèvres quand Podhorecki
le lui arracha des mains d’un geste vif.

– Tu vas d’abord nous dire de quoi il s’agit, ensuite tu
pourras boire.

Dzieżyński laisse traîner sur eux un regard hagard.

– Il a enlevé Zofia ! Jean-Paul l’a enlevée !

SCALPEL

3 jul 1845, quinze heures cinquante

N'y pense plus – martèle le cahotement de la diligence.

N'y pense plus – confirment les sabots des chevaux.

N'y pense plus – c'est ce que trace aussi la cime des arbres contre le ciel, sous les yeux de l'unique passager de la malle-poste qui file de Lille à Paris à la vitesse vertigineuse de quatre milles à l'heure.

Je ne pense qu'à toi – répond l'âme de Jean-Paul Boutroux, jeune fonctionnaire de la Compagnie des chemins de fer du Nord. Jean-Paul rentre chez lui à Paris après avoir mené avec succès l'inspection du chantier de construction de la nouvelle ligne qui doit rallier la capitale aux rivages de la Manche. Mais sa participation à cette entreprise d'ingénierie, fierté de toute la France, ne peut le distraire de ses peines de cœur dont l'objet est la belle et évanescence Zofia Korwin-Bielżyńska.

Cette évanescence n'est pas seulement une propriété de son corps délicat, elle est aussi la marque du pouvoir absolu qu'exercent ses parents sur elle. Et c'est de ce pouvoir qu'ils comptent user pour lui enlever sa Sophie et la conduire dans une propriété de famille quelque part aux environs de cette ville inconnue et lointaine de Poznań. Caché derrière la façade rococo d'un hôtel particulier de la rue de Varenne,

l'appartement de Mme Korwin-Bielżyńska et sa fille lui était désormais fermé depuis deux semaines. C'est donc par l'intermédiaire de domestiques soucieux du sort du couple d'amoureux qu'il fait parvenir à Zofia les lettres dans lesquelles il la supplie de le rencontrer.

Le silence pour seule réponse.

Est-il synonyme de mépris ou de tristesse ?

Ou peut-être est-ce sa mère, plus redoutable qu'un ours réveillé au beau milieu de l'hiver, qui intercepte la correspondance galante ?

Jean-Paul ne le sait pas.

Il sait en revanche qu'il se meurt.

Depuis quelques jours, il ressent des troubles digestifs difficiles à supporter. C'est pour lui un signe évident que la mort est en marche. S'il veut rejoindre Paris, c'est non seulement parce que sa si chère Sophie lui manque, mais aussi parce qu'il a besoin de se retirer dans un endroit reculé.

Le docteur Lacanal pourrait très certainement expliquer à ce jeune homme malheureux qu'un transit intestinal défaillant n'est pas symptôme de maladie mortelle – en tout cas pas de prime abord.

Ça pourrait être la vérole.

Et si Jean-Paul, rouge comme un drapeau sur les barricades, voulait enfin s'épancher et dire que, malgré ses vingt et un ans, il n'a toujours pas connu le plaisir de la chair, Lacanal lui dirait avec une assurance sans appel : c'est engorgé. Il lui expliquerait ensuite que ses troubles intestinaux sont le signe d'une névrose provoquée par la surproduction de semence mâle qui ne trouve pas d'évacuation naturelle. Cet engorgement et cette névrose peuvent également avoir des conséquences sur d'autres fonctions vitales de son corps.

En d'autres termes, les troubles digestifs de Jean-Paul ne sont qu'une tromperie de son organisme. Car son problème ne se situe pas dans ses intestins, ni même dans son cœur, mais plutôt au niveau de ses parties génitales.

C'est de l'hypocondrie pure et simple, mon cher monsieur, la variante masculine de l'hystérie – ajouterait à coup sûr le docteur Lacanal s'il faisait route pour Paris avec Jean-Paul et n'était pas en train d'écouter le récit effrayant de Podhorecki. Il lui prescrirait alors comme remède pour son estomac et ses

amours un long voyage vers l'Est. Non pour que le garçon en oublie sa Zofia, mais pas non plus pour qu'il s'étourdisse des merveilles de l'Orient.

Ne soyons pas hypocrites – dirait encore le docteur en glissant au grand voyageur, entre autres conseils, une notice d'utilisation de préservatif. Il s'agirait en fait d'aller dans les lupanars du Caire ou d'Alexandrie pour faire revenir à la normale votre flux séminal.

Toutefois, ne pouvant compter pour l'instant sur l'aide de la médecine, Jean-Paul se laisse rattraper par ses souvenirs.

Lorsqu'il descend de la diligence, à deux pas du chantier de construction de la gare du Nord, il se revoit chez Mme Eulalia Korwin-Biełżyńska qui lui offrait le thé pendant qu'ils fixaient les détails de son nouveau contrat ponctuel.

Lors des premières leçons avec Sophie, quand ils se jetaient encore des regards timides, ils avaient travaillé la conjugaison du verbe être et lu à haute voix l'*Héloïse* de Rousseau pour parfaire sa prononciation.

Tandis que Jean-Paul, dans la première cage d'escalier venue, se libère de ce qui lui pèse, ou en libère du moins son estomac, il se remémore leurs premières promenades dans les jardins des Tuileries, les premiers contacts de leurs mains timides et leurs regards de plus en plus audacieux – échappant à l'abbé Dzieżyński, certes parrain de la jeune fille mais peu vigilant dans son rôle de chaperon.

Il passe devant la Bourse et ses mains se rappellent leur audace grandissante à forcer la robe et la timidité de Zofia. Expéditions risquées, pas toujours couronnées de succès. En effet, les faveurs de Mlle Korwin-Biełżyńska, fervente patriote polonaise, variaient curieusement en fonction de la politique menée par Soult et son ministre des Affaires étrangères Guizot. La moindre adresse un tant soit peu courageuse envers la Russie, l'Autriche ou la Prusse, la moindre ombre d'espoir qu'une guerre se déclenche, fût-ce aux confins du monde civilisé, provoquaient chez Zofia des élans effrénés de passion. En revanche, à chaque geste consensuel à l'égard de ceux qu'elle appelait les oppresseurs du peuple, elle devenait de glace.

Et cette politique de boudoir aurait pu durer encore longtemps si sa mère ne les avait pas surpris en train de fêter une visite du tsar en Angleterre susceptible de créer un froid dans

l'amitié franco-russo-britannique. C'est en vain que Jean-Paul protesta de son amour sans bornes pour Mlle Zofia et qu'il était prêt à la demander en mariage sur-le-champ. Au besoin même, il aurait versé son sang pour la Patrie opprimée de Zofia.

– Nous rentrons chez nous. Là-bas, nous trouverons un mari à Zofia. Et quant à toi, c'est la dernière fois que tu franchis le seuil de cette maison.

Telle fut la réponse de Mme Eulalia. Zofia, en larmes, ne dit pas un mot, et son silence a duré jusqu'à ce jour. Ainsi, quelle n'est pas la surprise de Jean-Paul quand, après avoir ouvert la porte de son petit appartement donnant sur les colonnes de la Madeleine, il trouve à ses pieds une lettre qu'on y avait glissée.

Il a le sentiment que son cœur va lui déchirer la poitrine quand il reconnaît l'écriture de sa bien-aimée.

3 jul 1845, dix-sept heures huit

– Je l'ai laissée seulement instant, elle m'avait demandé d'aller lui chercher une poignée de pralines. Je me suis peut-être absenté un quart d'heure. Elle a disparu, j'ai demandé, personne n'a rien vu.

Il aura fallu le concours d'une demi-bouteille de vin pour que l'abbé Dzieżyński commence à parler.

– Où était-ce? demande Gruszczyński.

– Au Luxembourg. La jeune fille s'obstine dans le mutisme depuis un mois, elle ne veut parler à personne. Sa mère s'en est rendue malade à force d'inquiétude, aussi m'a-t-elle confié sa fille pour que je la distraie par une promenade et lui ôte cette stupide histoire d'amour de la tête. Et moi, vieux crétin, je n'ai pas su la surveiller!

Quiconque aurait raconté cette histoire se serait arraché les cheveux par poignées. L'abbé Dzieżyński, lui, d'une main tremblante, préfère se resservir un verre.

– Comment sais-tu qu'elle a été enlevée? demande Podhorecki.

– Et qu'est-ce qui a pu arriver d'autre? On a attendu, on croyait qu'elle allait revenir tout de suite.

– Mais, quand a-t-elle disparu?